



Autour du moulin

Eugène Lemerrier

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACiNK, put;s l'ooêon

Toui drolo r<(erv4a.

•'flUOTHECA

âS3/

ISfS

Je dédie ce poliime

Georges COURTELINE

en témoigniage de ma vive reconnaissance.

CHIEN D'AVEUGLE

CHIEN D'AVEUGLE

Musique d'Emile Galle

A Copelle.

i 4Htu |«uv ')< fil , vu< i ln«tirn,l'H itviu»'

■ UiU • ti l«n)u«- 'fttt tut mti III II**. ?< Mlir. {a |>«u«'.I tu A
. tu .1 lAv i,' /ftui.

I/aîilrc jour, je vis. lu* (l'Engliion, l'ii .•ivciiiii:!' (jiii n'avMil jtas
«I' cliiotti El (|ui, sans r nudiulro des bâluiis^

S'diigcail à lâlous.

CHIEN D AVEUGLE

Il conduisait très mal ses pas.

Je m' dis : « La pauvre créature Va se flanquer sous un' voiture, Tout à l'heur', si je n'm'en mêl' pas. »

Je pris l'aveugle par la main, Je lui fis faire un bout d' chemin ;
Mais, l'ayant quitte, je pus voir Qu' juste au bord du trottoir,

Le pauvre homm' s'était arrêté Et semblait fair' le pied de
grue.

Je lui fis traverser la rue Et le remontai d' l'aut' côté.

Mais, par un hasard singulier, Je vis venir un tonnelier (Jui,
d'avant lui, comme un étourneau, F'sait rouler un tonneau.

M'en aller? c'était imprudent.

Je rejoins l'aveugle de suite Et hii lais un p'tit pas d' conduite,
Pour éviter tout accident.

Je venais de lui lâcher 1' bras.

Quand, redoublant mon embarras.

On nous cri', près d'un bâ limon l :

« Passez au larg' viv'mciit! ;>

AUTOUR DU >FOULIN

C'élaï une démolition, On j'tait les eroisé's par les fnêlres. Afin
d' préserver nos deux êtres, Nous prim's une autre direction.

Mais, plus loin, l'on creusait un trou. Le pauvre homm' s'y
s'rait rompu l'cou, C'est pourquoi je r'pris aussitôt L'aveugl' par
son partot.

Tout à coup, je fais un faux pas,

Je m' prends les pieds dans un' ficelle,

L'aveuf-d' me rattrap' par l'aisselle.

Et m' dit : « Vous n'y voyez donc pas? »

Puis il ajoute, avec courroux :

« Mon pauvre ami, j'y vois mieux (juvuus, Lâchez-moi 1'
coude, espèce de niais, Et f...i(lioz-moi la paix! »

L'accompagnement de piano de cette chanson est en vente
chez Btnoil, cdilcur, 13, faubourg Sainl-Marlin.

LE DOUBLE SUICIDE

LE DOUBLE SUICIDE

Musique de Eue;. Lemerancier

A Catulle Mondes.

l.U.-RU, o« U-^4.tu4 U m'fulcl. J«\ , A«t4 m* f^ .il.V;

.me,o\,tntêi».t KUiMU |i«u'.)(t*ti ^ tJlK luum/tén Ia («u.t-u

.

. ml , *gi*t«<Liu un »*w*(«u U cCmu'*» , et m'iit : ftt tum«,
i\f • (u . . ih< !

Comm' la vio, à tout bien r'garder.

Ne vaut jias un conlimc,
Je résolu de m' suicider Avec ma légitime.

LE DOUBLE SUICIDE

Or, voulant mourir pour de bon, Ma femm', s'ion la coutume,
Prépare un boisseau de charbon Et m' dit : « Allume! allume! »

Pour y prendre des bùch's Bernard,
Vit' j'ouvre mon armoire, J'y vois un reste de canard,
Un morceau d' Brie, un' poire.

Au même instant ma femme me dit :

« Avant d' nous mettre en route, Comm' je m' sens un peu
d'appétit,

Si nous cassions une croûte? »

J'accepte la proposition.

V'ià ma femm' qui dévore...

<(— Tu vas t' fiche une indigestion,

Lui dis-je, Eléonore.

— Bah! répond-ell', ra n' m'inquièl' i>as,

Avant d'être malade, J' s'rai passe' d' vie à trépas.

Je vais finir la salade. »

IV

.liifxcz do mon ôlonnonicnt

Quand jo vis qu' ma conjointe.

Pour arroser son enterr'ment,

Avait pris sa p'tit' pointe.

Eir soui>irait. les yeux battus :

((C vin-là, vois-tu, Gésène, Quand j' pens' que nous n'en boirons plus.

Ça m' fait vraiment d' la peine! »

Bref! nous v'ia couchés sur le dos,

Attendant la Camarde.

Mes yeux contemplaient les rideaux.

Soudain, ma IVmm' me r'garde.

« Embrass'-moi, m' dit-elle, à mi-voix,

J' n'y mets pas d'exigence, Mais, comm' ce s'ra la dernier' fois,

Tàcir d'clro un peu régence. »

Quand un est en train d' s'asiihyxirr.

C n'est pas là qu'on discute.

Moi, pour ne pas la contraiier,

Aussilùl. j' m'exécute.

LE DOUBLE SUICIDE

((Ah! j' meurs, dit-elle, en palpitant, Mais j' vois la vie en rose!
»

J' lui réponds : « Ça, c'est épatant, ((J'allais t' dir' la mêm' chose. »

Lorsque notre émoi fut calmé,

Jugez de ma surprise :

L' charbon n'était pas allumé Et, roug' comme un' cerise, Éléonor', loin de souffrir.

Disait, l'âme ravie :

((Ah! tu m'as si bien fait mourir,

Qu' ça m' rattache à la vie! »

L'accompagnement de piano de celle chanson est en 'vente chez Benoit, éditeur, 13, faubourg Saint-Martin.

APRÈS LA RUPTURE

APRÈS LA RUPTURE

Musique de Eug. Lemerchie.

A Louise Dnylc.

At. i t<" 4vi>.i,it" a . «vuvMt , f t Ni» mi-H»*), l'ù» ii. l\' . Il .
«|

mtnt'U , }(tu -mt . n< iVn/l«ivili< ctivuniint .Uixmi 1<-|a^)
<>^um ««tu itty-

)tta(*KuÀ fa Ci.jKt , Ji^tit •» U\), tn)*U (« 'U-tict.

I-M t ^ Ht i»iL4M ■ ■ vV cU>U il.fu><^»n tH(U , (Vtu iMu*
it'aii.

H «K !■ fc^ t^ ■ ■ j (^ y " ^ '

i</ lyuc n*H« H AM./tMM ,iA.m*M)h (Cim (yuit..tM.'

APRÈS LA RUPTURE 13

Eh! quoi, Ninon, tu viens à ma rencontre, Tu veux parler à ton ancien amant!

Et ton minois, très décidé, se montre Illuminé d'un sourire charmant.

Un an déjà, depuis notre rupture.

S'est écoulé! Nous n'en sommes pas morts, Mais, soyons francs, cette étrange aventure Nous a laissés le cœur plein de remords.

Pourquoi briser deux cœurs à la légère Si, tut ou lard, on doit le regretter? J'ai conservé celte illusion chère Que n'aurions jamais dû nous quitter.

Tu m'accusais de te tromper, méchante;!

Moi! je craignais quelque iniidélilé.

En proie un doute alTreux qui désenchante. On est (>arli chacun de son coté.

Pendant longtemps, Ninon, je te l'assure, J'ai bien pleuré!
.Mais un jour. Dieu merci!- Paume d'amour qui pensa ma bles-

sure, (Juel<iu'un m'aj))jirit que lu pleurais aussi.

L'oubli, vois-tu, c'est le maître du monde, Il vient à bout des plus longs désespoirs. Tu pris un blond, moi je pris une blonde. Mais j'ai souvent regrette tes yeux noirs. Si, bien des fois, j'ai contrarie Rose, Sans le vouloir, en l'aiipelanl : Ninon. Mon remplaçant, maintes nuits, lut morose. Quand, tondrement, lu lui donnas mon nom.

Toujours jolie et toujours captivante.

Tu viens à moi. Je me sens défaillir.

Tu m'apparais comme une Heur vivante Et mon amour m'in-vite à te cueillir.

Suivant tes pas, je le prends par la taille. En ton logis, bientôt, je suis rendu.

Là, dans tes bras, sans la moindre bataille. J'ai retrouvé mon paradis j)crdu.

Pourquoi briseï- deux cœurs à la légère Si, tôt ou tard, (tu doit le regretter? Aimons-nous bien, aimons-nous bien, ma chère, Car nous n'aurions jamais dû nous quitter.

I.'accoiniiagnenn'iil de pinno »io colto cliaiison est en vente clic/ l'uigcllicr cl UassCfeau, éditeurs, t>3, faubourg Saint-Denis.

APRÈS LA BITURi:

APRÈS LA BITURE

DUO Parodie de Après la lüupliire.

Musique de Eug. Lemer cier

A Georges Brandimbourg .

SOIFFARD

Eh! quoi, Margot, lu viens ;\ ma roneonlrc. Tu Acux parler à ton ancien coi>ain, Et ton œil noir," un peu poché, se montre Très désireux de recevoir un pain.

MARGOT

Vois-tu, SoifTanl. jo I avouerai dr suite Que je v()U(h-ais me remettre avec tdi. Mais aujourd'hui, tu h' vf»is, j'ai ma Cuite, Je ressens donc au cœur un double émoi.

APRÈS LA BITURE 17

ENSEMBLE

Pourquoi vider des brocs à la légère

Si, tôt ou tard, on doit le... regretter?

^ . , , . (o ma chère!

Lichons,lichons. mais pensons Hf • r . i * (Mon vieux IrercI

Que nous n'aurions jamais dû nous cuire.

SOIFFARD

Tu m'accusais de me rougir la trogne.

MARGOT

Toi, tu doutais de ma sobriété.

SOIFFARD

Quand j'étais plein, lu m'appelais ivrogne.

MARGOT ET SOIFFARD

On se IjJiiKla chacun de son côté.

SOIFFARD

Au violon, souvent, je te l'assure, J'.ii roupillé, mais un jour,
Dieu merci! L'n brigadier, pour panser ma blessure, M'a(i[])rit
(ju'au clou tu roupill.iis aussi.

soiTAnn

Le vin. vois-tu. c'est le maître du monde, 11 vient à bout du
plus solide fieu ; J'ai bu parfois des Ilots de bière blonde, Mais
j'ai souvent regretté le vin bleu.

MARGOT

Tu sais combien ta mignonne c?t sévère, Depuis la nuit où tu
quittas mon toit, Cent lois i)ar jour j'ai lait remplir ton verre Et je
l'ai bu, tout en pensant à tni.

SOIFFAU

Toujours jolie, un pou dans la débine.

Tu viens à moi. sans pour de me fârijier; Tu m'aftparais, ainsi
(ju'une cbopino.

Et mon amour m'iiivito à It^ licher.

MARGOT

Viens, suis mes pas et pronds-mni jtar la taille, i'Au'7. le bis-
troc. (|u'on suit bionti»! rendu. Là. sni' le zinc nous livrerons ba-
laillo, i'nnr reirouverlo jiaradis perdu.

TT V

Fi

1 tu m<«

(«jn'i -.Mt'i

i-HiKi

Le t

Ai^..

\nlilim».n i

ti

. if ~f —

— Vrr.

. et*,.

ir

. 11 . t« , j'u«ii«*i>. r/Vm .\.:(<A (n (>v - -tcfui . J}M.((c/t«

Lorsque des monlaffin's niss's naitiUqiies Fut parti 1' dernier
ouvrier, M' sieur Oller, homm' des plus pratiques, Résolut d' les
faire essayer.

l'accident de duclerc 21

Alors, gentleman émérito,

Il alla trouver aussitôt

Duclerc et lui dit : « Marguerite,

J' voudrais t' faire aller en bateau ! »

Duclerc accepta de bonn' grâce.

Mallieurous'ment il arriva

Que r bateau, viraut dans l'espace,

P^it prendre un bain à la diva.

La pauvre artiste devint blanche

Et dit, en s' débattant dans l' lac :

« Je n' peux pourtant pas fair' la planche

Avec c' que j'ai sur l'estomac ! »

QnoiQu'eir soit née à Batignolle,

Tout à coup, Marguerit' Duclerc,

Se souv'nant qu'elle est Espagnole,

S' met à crier : « o11er! Oller! »

Puis travers' le lac à la nage

Et, vu' d' dos, lait dire, à plus d'iiii,

Qu'eir ne met]>as à l'étalage

Les [dus bell's jiommm's de son jardin.

'22 AUTOI-K UU MOULIN

Maïs j'entends quelqu'un qui réclame Et m' dit : « Monsieur, vous avez tort D'ccrir' des couplets sur un' femme.

Entre nous, cela n'est pas fort. »

Que vouloz-vous, lorsqu'on cliansonne, On peut commettre un jj'tit écart; Moi, je n' fais de mal à personne Mais je m' fich' Du-clerc comm* du quart,

LA VEUVE A DURAXD

Musique de II. Phagson.

A Emile Ilaulon.

flmm i U ti . fl.:t ,S)u.Mi,yei<\ l'tyù: • V,\.:it ,il.^ti,t (âJ,/ /*
miM».

fi . . i< . *i, HK.ttui,X4nti |iAif' (it.Ktii , ^A iilï.,*«n , n'itAfit
i>*i i'tin

tA,i.nl.^ùttt «mmun Itti-ttft U tu,U,'it it.Wt «« (r>) il l». 5l

m . ît, Jftni /« ju.jJ.mmt « .U«U,3(Î >U«;t,-4< flt.\rt»»t
é'».vù((«: (Si.

^•41 «'tUu (1 (««4uU t«ut lvtt^«lM f'pa.tX IH M'AttUll MA
t<U.îf . . (<, X««Û .

Jwn. ^ <'t<«i|M (K l(m|M •« /l*t , /R.tl> f* l'Mt ^pCkii'i)u mi
•nii.|i(; J'ti

a.\ A*u\ii tu i^.li. t*t,7nuui<t\M>Miiu^<mm'Âlla b& . «(,

Modèle des mauvais maris.

Traitant leur femme à la légère,

Durand, pour venir à Paris,

Avait lâché sa ménagère.

Or, un soir, rongé par l'ennui.

Sa raison n'était pas bien saine,

Triste comme un bonnet de nuit

Il errait au bord de la Seine.

Et, dans son jugement étroit.

Il disait, se grattant l'oreille :

« Dir' que c' t' eau-là conduit tout droit

Dans r pays où m'attend ma vieille.

y sais bien que d' temps en temps on s' bat,

Mais ça c'est 1' plaisir du ménage ;

.l'en ai soupe du célibat ;

J' vais r'trouver ma femme à la na^e! »

Sans hésiter, Durand plungoa Et puis... se noya dans le lleuve.
 Or. ce fut moi que l'on chargea D'annoncer sa mort à la vi'uve.
 liemar(|uaut mou air (rctiterr'ment Et mou émotion
 [(rolonile,
 ((— J' comprends tout! m' dil-fU' biu.sciucment,
 Durand, mon homm', n'est plus de c' monde.
 D' quoi qu'il est mort, ra j' n'en sais rien,
 Mais, quand il ferma la paupière,
 J' pari' deux sous qu'il était plein
 Comm' la bourrique à Robespierre. »
 — C'est vrai! repondis-jo, interdit.
 Et la veuve ajouta de suite :
 « Ah! je l'avais toujours prédit
 Que c' cochon-là mourrait d'une cuite! »
 Elle prend ça du bon côté, Dis-je, à part moi, pas une larme!
 Mais, au milieu de l'aparté, J'entendis un affreux vacarme.
 Versant un déluge de pleurs, La commôr' hurlait : « Me v'ia
 veuve!
 Ah! c'est bien 1' plus grand des malheurs : Faudra que j' lass'
 teindr' ma rob' neuve! Queir tuil' que cett' position-là, Surldul
 (juand on est encor jeune.

J'en niduiiai! Mais c' n'est pas tout ça, Il est midi, faut qu'on déjeune.

Si Durand attend son caveau, Apr<""s tout, ce n'est pas d' vot" faute. Qu'est-ce que vous préférez : Du veau, Du lard nu bien une enirecôle? »

Bref! quelques minutes après, Devant un menu confortable, Lugubres, tels que deux cyprès, Nous avons les pieds sous la table.

Et la veuve, le teint chauiTé Par un rhum d'un' marque célèbre.

Au sixième pousse-café, Sortit cette oraison funèbre :

« C'était un' ross', mais je l'aimais. Qu'y soit défunt, vrai ! ça m' suffoque Dir' que j' l'entendrai plus jamais...

Hurler après moi comme un phoque.

Entre nous, c'était un soulcau Qui se flanquait des cuit' en masse Et, s'il est mort en buvant d' l'eau.

Il a rien dû fair' la grimace! »

LES ELEPHANTS DE LA GAIÏE

LES ÉLÉPHANTS DE LA GAITÉ

Musique de Paul Blîtiy.

A Francisque Sarcey.

(«wM/i la riiU.U , Stu iftti ttji-Âtte eut t'monXt i fn.

-H , k — o ^^=i rti-

yttM j»^»-. fft j*.^<t.t«î ^ui» if tKJiA . y

• X*«* «u.Cun l< .

^•O]«) t* < .(<'.|itiMli il tUwWr. !(((«(. AiiUiiTlaJliut f<
<X<.a. .lT«>'(Vlt .

LES ELEPHANTS DE LA GAITE

Quand V directeur d' la Gaîle,

Pour n' pas voir baisser la r'cette,

Sur son théâtre eut r'monté

L' fameux Voyag' de Suzette ; Quoiqu'il eût déjà, comme exhibi-
tion, Tout r Conservatoire' d'Acclimatation, Y s' dit : « Faut que
j' fass' jaser la gazette! » Puis il engagea, sans aucun retard.

Les six éléphants de monsieur Loockart, Ili>toir' d'enfoncer le
Théâtre d'Art.

Mais les éléphants, brutaux,

M'naeaient d'enfoncer la scène;

Pour supporter leurs quintaux,

L' directeur, nouveau Mécène, Fit venir, de suite, un houim'
du métier. Oh ! pas un auteur, un brav' charpentier, Qui mit, sous
les planch's, des poutres en chêne; €' qui fit, à Sarcey, dir', tout
épaté : « Bon Dieu, qu' vot' théâtre est bien charpenté, On dirait
du Scrib' premici-' qualité ! »

Prenant des airs Iriomphanls,

L'impresario-virluose

S' dit : « Voici des éléphants,

Faudrait leur fair' dir' (jurqu' chose. » Sans le moins du monde
rester en all'ant, L'auteur, consulté, se frappa le linn.

((J' vais, ré))ondit il, leur éfrire en prose Un' grand' pantomi-
ni' suivi' d'un ballet. Pour mieux la mimer (ju' les croûl's du Châ-
telet, Y prendront des l'çons d' TcMicia Mallet. »

L' résultat fut des))lus beaux.

Pour les acteurs, (juelle oITense :

Près des éléphants cai)ots.

Ils restèrent sans défense.

Tous les spectateurs criaient : « l'ololo! C'est plus chic qu'un'
i)icé', c'est l'arch' de iNoé, V'ia donc un spectacl' moral pour l'on
lance! » Et les éléphants, dev'nus tout joyeux, En exécutant leurs
tours niervilleux.

Aux dam's du balcon fai^ .iii'il d(s p'iils veux.

LES ELEPHANTS DE LA GAITÉ

Cornac et Proboscidiens Prouv'nt, en cette conjoncture, Que
beaucoup d' nos Parisiens Ador'nt la btlcrature.

Moi v'ia c' que j'ai dit, d'avant un tel succès : « J'ai cinq act's en
vers au Thcàtr' Français, V'ia sept ou huit ans qu'ils sont en lec-
ture, Mais d'raain j' vais les r'prendre à la Direction Et, pour en
presser la r'presentation, J' les porte au Jardin d'Acclimatation. »

LE TRAC DE LA DYNAMITE

Monsionr Prudhommo, en vrai Galon, Survcille^son bonnet d' coton.

Par prudence, la gorge sèche, Hier il on a coupé la mèche.

Ah! ah ! c' n'est pas un' crac, La dynamit' nous fiche 1' trac.

Ce n'est plus qu'avec des frissons Ou'à table on mange des soissons.

On tremble dq voir ses entrailles Se changer en boîte à mitrailles.

Ah! ah ! c' n'est pas un' crac, La dvnamit' nous fiche 1' trac.

Verdissant au moindre froufrou, Monsieur Aljjhons', du Gros-Caillou, Craint à ce point la dynamite, Qu'il n'en ouvre plus sa marmite.

Ah! ah! c' n'est pas un' crac, La dynamit' nous fiche 1' trac.

L'épouse, en se mettant au lit, Dit à son époux, qui pùlit :

« Je ne sais pas ce que je touche, « Mais ce doit être une car-touche. >

Ah ! ah ! c' n'est pas un' crac, La dvnaniit' nous fiche l'.trac.

Avec ces attentats nombreux.

Il advient que les amoureux Craignent aussi que leurs maîtresses N'aient une bombe entre les tresses.

Ah ! ah ! c' n'est pas un' crac, La dynamit' nous fiche 1' trac.

liref. d'ici [ton, tous los auteurs, Dynamitant leurs auditeurs,
N'auront plus (|u'uri couplet à dire Pour les lairc éclalordc rire.

Ali ! ail ! c' n'est pas un' crac, La dviianiil' nous fiche l' l'rac.

C I I A N S o N

A Georges Derr.

\<it: fi\4,i m>n ()>iu'(|ii< J* /*!> i . i « - au<nl'o« <mM,i
}'iv(, J».t(l<it-.lu>'Mia l'trt "M|>lil ■
JKArû^i.nUlttuKit/inM, i'm* VtiyùX) «u>ti(v .

nii:iii(l cIh'Z Mil liMininc un laïl uuir <l("mrirclo, l);in!> sa
maison l'on rnliT en snlVn(|n;inl. Kl l'on niurinnrc. en iiiunlanl
('1^(1^(niiiirclo <(Tais, ô iiKin Dieu! «jiio je sois éliMjncMil! »

L'ESI'IUT h'escaliei! 41

On sonne — on ouvre — on' parle, on se retire Kt, de rechef, on
est sur le palier.

(>n li-ouve alors tout ce qu'il fallait dire; Malheureus'ment,
c'est l'esprit d'escalier.

On est aux [lieds d'une adorai]lc blonde, Avec amonr on vent
la cajoler; Mais, ô surprise! 6 déveine profonde!

On s'aperçoit qu'on no peut plus parler. On part, navre, mau-
dissant sa rései've, liontré chez soi, quel trouble singulier? r>n
sent enlin se ranimer sa verve; MalheurefMis'niont, c'est l'esprit
d'escalier.

L'n soii'. on trouve un tr:ilaiit ihez sa femme. V rimi»roviste il faut prendre un parti : ■ Sortez, monsieur, v<jns n'êtes qu'un infâme! » L'amant s'éclipse et, lorsqu'il est parti, Vite on s'exclame, en un courroux sans b(u-ncs : « J'aurais dii dire à ce particulier : " Kn vouslsauvant, cmi)orte/.-donc mes coriics! » Malheureus'-ment, c'est l'esprit d'escalier.

On se querelle avec sa Léonore, D'un mot à l'autre, on se mange le nez Et. furieux, on lance un mot sonore Oui rime en ange, et que vous devinez. Triste et contrit l'on rentre en sa demeure Tout en pensant : « Je viens d'être grossier. J'aurais mieux fait de dir' : « La garde meure! » Malheureus'-ment, c'est l'esprit d'escalier.

Voyez, messieurs, quel courage est le nôtre : Pour vous charmer, nous creusons nos cerveaux^ Et, revenant sans qu'on nous crie : « Une autre! » Nous essayons quelques couplets nouveaux. Puis nous pensons, le rouge aux deux oreilles, Si la chanson ne peut vous égayer.

Qu'on vous aurait fait tordre avec les vieilles, Malheureus'-ment, c'est i'ospril d'escalier.

PLAISIRS MONTMARTROIS

PLÂlSinS MOMMIMnilOIS

CHANSON-MAliCiLE

MusiouE i>E Léon Deouin

A Paul Dclmet.

^i .«Hu YMm%tn\ttt,ytttUtHW mt

.•(lui.dT I.U «a .,,i ^ ■ |...v:fi h »t..i'.M.,
p.»i.^4•a«lmp■^■^u•. ..'i»»j i»..»..U:f«

-t— 1>— jcnKJ.

•tH,î<i'ii.'(lĵfi"d'«:Jl»'- l'i , IViii Jfł . II."» ('il ^AUI l< J*u

lut (1 ••<-.-

. IU; ,.lruì {<>> <n i^'v - mil , J).ini l'.j iamV'< , 1*1111 l'o
j.im|'<,iiiu> A viflu i<i ^iiii'. .

. iHi<;.'i.»ii < \!i"n }ft«./«it,rU m». j> tuiü.ii>Mi»,.ĩni«.
<i>i'i<iUC.it.>^ .ii«iùmiia vci.-.'-

. f(i,'7à-.(.- , .«.r/lKnUav . . . - t-.< . i.' pAu-:- 1* . .rit.ii.f .ul«
(«"o< i.u

-fit, Ant »(H-,tlli MlMu'Jd l«i> , £« Jlilfai%f L(«
|jłAlji-,_ilV<ntm.v.t»«i4 .

.lo suis pass'mentier, J'exerc' mon métier Un' dn Sentier, Ma
femm', dans la llcur, S' la coule en doneeur

Avec ma so'ur.

Kir iiio dit un j<iiii' :

« Si lu voulais, [lour Faire un [»'tit tuir.

Nous irions, tous les trois.

Vdir plusieurs cabarets moutiuartruis? »

.Nous parlons dans un' Camille,

46 AUTO un uu moulix

Heureux, pleins d'abandon,

Aux lèvres un irai frodon ;

Bientôt, toulo la famille, .

D'un p'tit air alTranclii, S'balladait sur 1' boul'vard de Cliohy.

Loin des yeux d' not' portier.

Une fois (bis) dans ce joyeux (}uartier,

Nous, jadis endormis, Dans les jamb' (bis) nous avions des fourmis :

Mon épouse dansait,

Ma sœur se trémoussait,

Moi-mêm', je chahutais

Et gaiement répétais :

REFRAIN

Pour bien rigoler.

Pour batifoler Et s' gondoler, Pour bien rigoler.

Parlez-moi de Montmartre, Le pauvre en veston, 1' riche en col de martre,

Sont heureux comm' dos rois En goûtant les plaisirs montmartrois.

Bientôt on entrait Dans un cabaret, L'air L'uilleret.

PLAISIRS M O N ĩ M A H T R o I S 47

Là, pour treize sous, Nous d'vions entre nous

Rir' comm' des ious.

Un drap d'enterr'ment Était l'ornement,

D' l'établiss'ment, Noir comme un trou béant, Ça s'app'lait 1'
cabaret du Néant.

A peine entre, v'Ià qu' je m' cabre En entendant « Holà!

Asseyez vot' viand' là! »

Puis 1' patron, d'un' voix macabre, ' Dit : '< V'ia des calicots,
Foutez-leur un extrait d'asticots! »

Des tibias, des fémurs, Mis en croix (bis), s'étaient sur les
murs.

Des spectres décliariés S'agitaient [bis], sans oreille' et sans
nez. Ma femm' qui frissonnait Contre moi se tenait, Ma sœur di-
sait : « J' m'en vais ! »

Et moi je répétais :

Pour bien rifroler, etc., etc.

Sans larder alors.

Des frisstjns plein l' corps, Nous v"là dehors.

48 ALT ouït DU MdULIN

Kt jo (lis ceci :

K Bruant, Dieu merci,

Est près d'ici. »

Un' femme à ch;i<|u' bras.

J'ouvre mes compas, Allongeant le pas, L'im|)alience aux mol-
lets, Tous les trois nous v'Ià il'vant les volets. Nous agitions la
sounelle. Tous les clients en chœur Nous chant'nt d'un ton nni-
queur :

((Là, là, c'te gueul', c'ie hinetle! » Bruant m' dit : * Vieux
IVuuik au !

Coir la mère à côte du piano! »

I*uis, faisant le casseur.

Il embrasse (bis) et ma femme et ma sœur En criant : « Nom
de Dieu !

<(Ces goss's-là(6ts) s'raien t bien inicux dans mon pieu ! »
Pendant qu'il l'embrassait.

Ma iVmm' se gaudissait, Ma su.'ur disait : k J'y vais! »

Et moi je ropclais :

I*our bien rigoler, etc., etc.

Quand nous r'vinm's gaiement Dans notre log'ment, Quel
épat'mcnl!

PLAIS n;S MON TM A UT I! OIS 4'J

Pleins d'jus de raisin, Nous fsions du bousin Et chaqu' voisin
S'écriait : « Mais on Perd donc la raison Dans la maison? »

Et, dans les escaliers, Tout's les port's s'ouvraient sur les pa-
liers. Ma femm', narguant la pip'lotte, Chantait, tout en montant
:

BeWvilV — Ménilmontanl, Les bat' d' Af, à la Villette;

Et ma sœur, avec art, S'essayait à fair' le grand écart.

Le concierge, affligc.

Nous criait (bis) : « J'vous frai donner congé! »

Moi j' répondais : « Très chic!

Dans trois mois (6is;, j'roupill'rai ru' Lepic! » Le proprio grou-
mait, Son épouse écumait.

Parlant d' gardien d'ia paix.

Et moi je répétais :

Pour bien rigoler, etc., etc.

LES AUTOMOBILES

LES AUTOMOBILES

(Air connu.)

A Victor Meuyay.

.f«.Mt. iri.flii.txil, il» ct'i»\iiJlii'..r»i/l.vtpfi«jfA'I.'llifr, U Uv*
(tl W.lfiev

yfUiuttiUnl }l .Xft /r<.iiitl> |iiM>-> n'pai maiwiA)< f*!%'^ , >t

<rl<ii.f«. t(; .iu'.'m c.\u il.-.! on , f Ait il ((«-. |i.<|ii.'
f.\.rt«.j.«*ii

liicnlôt, le iiouvoaai iiKiycn d" lnoiiiKiliiiiii

S'ra la voiture anlonioMIc.

Si l'on viil^'aiis' IVxcoilonIo iiiivonliuii.

Les cli'vaiix n' nous friml \\u< l'ïiii' do hile

LES AUTOMOBILES 53

Et tous les cochers d'fiacre, enfin!

Srront réduits, pour n' pas mourir de faim, A II' boulotter qu'
du saucisson Fait de leur propre canasson.

Quant au fourrage, on aura toujours besoin D'en recoller des
milliers d' bottes,

N'est-il pas des gens bêt's à manger du foin,

D'autr's qui veul'ntcn mettr' dans leurs bottes.

• ^omme, en mêm' temps qu' les collignons,

^' ront ruines nombre de maquignons, La paiir ne s' perdra
pas non i)lus Puisque tous ces gens-là s'ront d'sus.

< >n ne verra plus de chevaux s'emporter

Ni d' cochers mordre la poussière, Mais, de temps en temps, à
seul' fin d'éviter D' laisser éclater la chaudière,

< »n s'arrèt'ra pour fair' de l'eau ;

La femme, à son tour, lâchant son gigolo, Voudra descendre à
chaqu' station, Ilicn qu' par e<[]rit (riiiiilaliuii.

Plus de bicyclette — et ça n' s'ra pas trop tôt — Car ce gcnr' de sport nous échine,

Quand deux amoureux seront dans un auto, La fomm' s'ocup'ra d' la machine;

Plus habil' qu'un mécanicien,

Elle ouvrira l'œil, pour que tout fonctionn' bien. Et dira norveus'ment : « Gaston, Tu d'vrais l'air' changer ton piston! »

Pour êtr' dans 1' mouv'ment, retenez bien ceci :

Par les boulevards et les rues.

En automobile iront fair' leur persil

Les quart-de-mondaine' et les grues.

Leur voitur' fil'ra comm' le vent.

Mais, comme y aura pas d' chevaux par devant.

Les gens diront, d'un air railleur.

Que les ross's sont à l'intérieur.

CHEZ LE COIFFEUR

MusiQLE DE Eli;. Lemehciem

1 Pierre Trimouillnt.

ymlH>4, 3< KlnAt f(»:i^tfi»\it»'jt.UKJit,itttm^il Jl.iù-. u. l(>-<nt.

(Mo/. 1111 (•oiiiiicir.iiil (1' 111(111 (ujirlier Uii'clail coiiicur de
sdii mélior.

Tu (liiii.imlic ni;iliti j'ciilrais Pour 1110 l'air' lasn- d" liais.

CHEZ LE COIFFEE n î'tl

Le coilTcur me dit, en souriant :

« Quell'chanc'pour vous qu'il n'y ait pas d' monde!

Je n'en ai plus qu' pour un' seconde,

Le temps de finir ce client! »

Mais l'client répliqua, nerveux :

« J'ai des pellicul's dans les ch'veux Qui sont aussi gross's que
mon poing, Faudrait m' faire un schampooing! »

Le coilFeur me r' dit, en souriant :

« Quel!' chanc' pour vous (ju'il n'y ait pas d' monde !

Je n'en ai plus (ju' pour un' seconde,

Le temps d' sciampooingner ce client! »

Mais r client reprit : « C'est égal, Je préfère le Portugal, L'
schampooing n'a pas assez d'action.

Faudrait m' faire un' fridiou! »

Le coiffeur nie r' dit, en sduriaiif :

« Quell' chanc' pour vous qu'il n'y ail jias d' inonde !

Je n'en ai plus qu' pour un' seconde.

Le temps d' fridioniior ce clicut! »

AUTOOUR DU MOULIX

Mais r client reprit : <(Je suis toc Avec cette moustache en
croc ; Rasez-la moi. Je s'rai plus beau, J'aurai l'air d'un cabot! »

Le coiffeur me r'dit, en souriant :

((Queir chanc' pour vous qu'il n'y ait pas d' monde!

Je n'en ai plus qu' pour un' seconde,

Le temps de raser ce client! »

Mais le client reprit : « C'est clair Qu'avec ces cli'veux touffus,
j'ai l'air D'un vulgair' faiseur d'embarras.

Faudrait m' les couper ras! »

Le coiffeur me r'dit, en souriant :

((Quel!' chanc' pour vous qu'il n'y ait pas d' monde î

Je n'en" ai jtlus qu']iour un' seconde,

Le temps de tondre ce client! »

CUEZ LE COIFFEUR 59

« Ah! monsieur! lui dis-je, ma foi!

J'ai toute la journée à moi, J'attendrai, si vous m'y forcez, Que
ses ch'veux soient r'poussés! »

MON MARI NE M'ENTEND PAS

Musique de Emile Galle

A Louis Capel.

{fUn /..)•«.« Uf tiMil..uMtt , C»\ it Kl «■•)'^~cii«|«f»,i»j^»

. »« (x.\ JI Ja . £**»< , 3* «< (♦•n|»U<> |IA« HK mit. lW><
F'H-. m'»^lv«.

1*mU , Dl f'ap.uiffi (« (Im j<) c*f :i'it.ui/»«wt«,in«M> f«
«»».f«,«l»»iii«ii»ii»i«l«ij péi

Mon époux est 1res cocasse, Car il csl sourd comme un pol
Lorsqu'avcc lui je jacasse, 11 ne comprend pas un mot.

MON MARI NE m'ENTEND PAS 6\$

Aussi, pour m'oïirir sa boule, Je l'appelle, en bien des cas :

Vieux fourneau! cornard ou moule!

Mon mari ne m'entend pa^;.

Mon cousin qui n'est pas bête — C'est un gaillard plein de nerf
— A mon vieux sourd, pour sa fête, Donna deux cornes de cerf.

Sans peur de le voir me battre.

Je prends Joseph par le bras Et lui dis : « Ça t'en fait quatre! »
Mon mari ne m'entend pas.

Mon beau-frère entre en furie.

Dès qu'on pianotte un moment; A l'orgue de Barbarie, Il com-
pare l'instrument.

Contre ma sœur il marronne.

Et moi, sans nul embarras, Sur mon Érard je cliandronne :

Mon mari ne m'entend pas.

Nous avons un lil hiziirre :

Dès qu'on le lire un j>cu fort, On dirait une guitare Qui vibre sous un accord.

Quand mon cousin Evariste Me prouve, entre ses rei)as, Son talent de guitariste, Mon mari ne m'entend pas.

Si vous avez lu la Torre, Ce roman si bien écrit.

Vous connaissez le tonnerre Dont abusait Jésus-dhrist.

Le l'ustre. avec pétulance, Troublait l'air de ses fracas.

Quand je lui lais concurrence, Mon mari ne m'entend))as.

Vapoureux et romantique, Iièveur et senlimeil;il.

LA CHANSON DES LETTRES

Musique de Léon Deoux

A Marie-Louise Ferle.

'lInu,ii; tÀll ,I>X,

. t4 ; îlK.Clt»)« .Ufl*«-to tv. (Lui^inU f CV.-.U« y'lMl\ y n'tMt

(St m fñJ.ttn. nA.^u ."<^ - m&Hti , (Sam II ^ -cti .|m-i(fiui

(it. ItM , ^ «' -) u mai, y U \ » lu ijix . \ lii . (| m ((. [u) t « .. 5 « t

• « ^ (k | / i (i > v < * u jiun ' (j tuL , A <

t'i . tVl . Ktl . Il | 9 < 1 . ^ i . - Ji . . . < 5 ^ lt ll MonU tt ? » (ft .. fl . KHII - .

LA CHANSON' DES LETTRES CO

Chez moi, j'ai mainte paperasse, Billets doux tristes ou char-
mants, Avec plaisir je m'embarrasse De ces griffonnages
d'amants.

Dans le secrétaire plein d'ombre Où j'ai soin de les enfermer,
On peut présumer, à leur nombre, Que l'on a dû souvent
m'aimer.

REFRAIN

Moi, le plus étrange des êtres.

Je ne peux pas me décider

A brûler mes anciennes lettres,

Malgré moi je dois les garder.

Quelles pages de comédie,

Donnant la preuve, au jour le jour.

De l'éternelle perfidie

Des hommes et de leur amour!

Celui-ci d'amoin- clail ivi-e Mais, iireiiaul la prose d'autrui,
Puisait ses lotti'cs dans un livre.

Or, malheureusement [tour lui.

Dans son étourderie extrême, Par un coup du destin moqueur.

Il m'écrivit trois fois la même Et j'en ris ericor de bon cœur.

Cette lettre aux airs de facture De passion me parle en vain.

On voit, à la belle écriture, L'état d'âme de l'écrivain :

L'homme épris, posant son paraphe, Le fait avec fébrilité Et
c'est aux fautes d'orthographe Qu'on juge la sincérité.

Dans la dernière, on me reproche Une ou doux inlidcliles, On
parle de mon cœur de roche, Bref! on me dit mes vérités.

Mon Dieu, cet amant bon apôtre Aurait pu parjurer sa foi.

Puisque l'un devait tromper l'autre, Autant valait que ce fût
mai!

L'accompagnement de piano de ecUc chanson est en veillc
chez Benoit, éditeur, 13, faubourg Saiiil-Marlin, sous le titre de ' :
Valse des Lettres.

L'ENTREVUE FRANCO-RUSSE

L'ENTREVUE FRANCO-RUSSE

Musique de Eug. LE>rER(:iEu

A Bertrand MUlanvoye.

Ji'uK '.JIUu qu'Mt «' rja'nf U»,9«»t«ii.f* Cja-vik' ml t'max -
que •^«tiu» i(if

o.ih'.<3m. m»Tvi»m|.t<t IÜ« , 3n*i [laifuiv i'iMV »n«. n.vi .
i)ii« *

Ouaiul Félix Faur' fut arrivé A Pagny-sur-Mosclio,

Croyant cticoro av<iir rêvé, 11 (lis;iil. iilcii de /.èlc :

l'entrevle franco-russe 73

« Vingt-cinq noms d'un chien !

Mais qu'est-c' que j' frais bien Pour qu' la Czarine me
r'marque?

Tonnerr' de bon Dieu !

Dans mon complet bleu, J'ai pas l'air d'un monarque ! »

Dans r wagon-salon le voilà

Prouvant à la Czarine Qu'il n'a pas inventé V fil à

Coufior la margarine.

((Madam', dit Félix, Le Czar, quel phénix!

Puis — j)ar diplomatie — Quand j'étais marchand, J'avais un
penchant

Pour el cuir de Russie. »

Comme il jii'ciiail des airs poulTanls,

Son interlocutrice Lui i)résenta ses deux enl'ants,

D'un air d'impératrice.

Félix dit : « Vraiment J' vous fais compliment.

IN'en v'ia des choiiett' familles, C'est des goss's de rois.

Moi, la prochain' fois,

J' vous frai voir mes deux filles

Bref! à sa vingt-seplièm' sandwich.

Félix Faur', la bouch' pleine.

S'écria : « Viv' le Tzarewich! »

Puis, sans reprendre haleine ;

«f Allons, Majesté,

Encore un peu d' thé, Ça f'ra rager la Prusse,

Car nous cimentons.

Dans ces i>'tils gueul'tons, L'allianc' franco-russe. »

Et, sortant la Légion d'honneur D' sa poch' la jdus voisine,

Il la colloque, avec bonheur, Au prince Galitzine,

L ENTREVUE FRANCO-RUSSE

Disant : ((Mon garçon.

Au temps de Wilson,

Ça coûtait plus d'un' tlumc; J'en ai fait mon deuil, Moi, j' les
donne à l'œil,

Aussi, j' frai pas fortune. »
Après lin ((jup d' siflet strident,
Le train quitta la gare.
Gravement, notre Président Alluma son cigare.
Puis, cherchant un mot
Sublime et pas sot.
Oui prouvât son génie,
Il dit, d'un grand air.
Aux gens du rh'min d' for :
<i Uonsnir- 1,1 r.iinipagnio ! »
LA RÉSERVII

LA RÉSERVE

Musique de Emile Galle

.t Louis Dnaiats.
•i«.U A»jt'. MUi .«»««« 4.)^ tmjîii
i".njrt.;tJ»»««jt»ii««.»J.j«i- y.îi
i|>{M)'uii«inaUiMH ,i|h; »it>tAil' (itn iuucn fn }*l^f . Ateu
t'u^ix j< >•">(-

.H*U*\%>\, iTiAf'tiHl l.|J»l».»«,*'<l>U««l'il h(»(k. jVlt
j»iUA.U»i tu «'uijtlmtJMuJl H.

LA RÉSEHVL' 79

Entre les bras de mes amours, Je reçus l'ordre, à l'improviste,
De partir pour un mois à Tours, En qualité de réserviste.

Bn&il cette corvée a du bon, Les vingt-huit j<iurs Tout mon
allaire ; Je connais plus d'un vieux barbon <Jui voudrait bien en-
cor les l'aire.

Mais, lorsque je m'absente ainsi, Ma fidèle épouse s'énervé,
Car cela lui l'ait faire aussi Ses vingt-huit jours de réserve.

Vingt-huit jours sont bientôt passés, lién <iue loin de Herthe
on de Lise.

Fourbus, courbattus, harassés, Nous bouclions notre valise,
Quand le commandant vint nous voir Et, content de luuis. Dieu
sait comme!

Nous dit : « On donnera, rc soir, .Double ration à tliacjuc lion-
niic »

Tout pensif, lorsqu'il s'(mi alla.

Je dis, dans un amoureux trouble « Pour sûr, si ma mie était
là, La ration serait double! »

Mais notre ctonnement fut grand

Quand le caporal d'ordinaire

Nous dit : « Le commandant en prend

Bien à son aise, crc tonnerre!

Hélas ! mes pauvres fantassins.

Quel deuil pour votre estomac jeune,

On a vidé jes magasins,

Ce soir il va falloir qu'un jeûne. »

« Bast! tant jns, me dis-je, tout bas. Si, pour ce soir, c'est la di-
sette, ' Demain tu ne jeûneras i)as Entre les bras de Lisette. »

Or, dans une auberge, en chemin,

Je rencontraï. — Dieu m'en confonde ! —

Une servante, un vrai gamin.

Kl qui.]M)iii' iii;i perle, élail blonde.

FANTAISIE

Musique de Désiré Dihau

A Valentin Ribe.

11 1 \c 5U<. ,\i "n li.'..i* >\>\. v»i y.i»; Vtui tniU fi.\i> i<

.(t , r.i.Sr j«»..il'*H"n .••lM/«l^ , o.1 ,ii',i.iiv< .*<
...«™i,IU/«.>»;t.i. m. K«i l»il.

FRANC IHSE 8o

Cher monsieur, laissez-moi vous dire Que vous auriez bien
tort de me maudire. Oui. je le sais, quand vous brûlez pour moi.
Je suis sans émoi, Ma foi !

Et votre cœur soupire.

Hier, je me trouve sur vos pas :

Vous voilà fêru de mes appas, A m'aimer tout vous invite,
Grand Dieu ! cela vous prend bien vite ! Mais, je vous l'avouerai
sans fard.

On m'aime De même Et vous arrivez un peu tard.

Vr)us aurez beau dire et beau faire, Vos cheveux noirs ne font
pas mon alfaire, Vous ne serez jamais que le second :

J'adore un Edmond Très blond.

Du blond que je préfère.

86 AUTOUR DU MOUMN

On peut vous reprocher encor D'être grand comme un tam-
bour-major.

Moi j'aime les petits hommes :

Restons-en donc où nous en sommes.

Vous pouvez g^randir. je ladmets,

Je doute

Qu'en route Vous puissiez raccourcir jamais.

Vous parlez de peine éternelle.

Le désespoir ternit votre prunelle, Moi je me ris de vos airs
i>alpitants, Depuis trop longtemps J'entends La même
ritournelle.

J'avais un soupirant, jadis. Qui, gai comme un De Profundis,
Lorsqu'il me peignait sa flamme.

Parlait toujours de rendre l'âme.

Il n'est pas mort de mon refus.

Très sage, Je gage Que vous n'en mourrez pas non plus.

LE CHIANSOM.MER EMBETE

Musique de Emile Galle

A Numa Blés et à Georges Arnould.

tlf/'.'llyJ' Jf-

afi'.j'u. «û J»i» »•' IM U>- (tUtt, iii.U ifU l'ut ^.'J'iU'l

t')u> A i>Mii<>)'(> mniJu > • nj)!.. tu f 9M)t»i luk' iftA-nMA
U liwi

Ah! j'en ai l'ail, un' hell' Itoillette, Voilà c' que c'est qu' d'èlr'
cancanier! Depuis qu' j'ai dit à ma pip'letto Que, d' mon état, j'
suis chansonnier,

Tout' la maison me monte un' scie ; Chacun vient m' dir', sans
craint' d'un r'fus, A propos d' la moindre ineptie : ((Fait's donc
un' chanson là-d'sus! »

Ma concierge, madam' Sifflencuisses, -Me dit, en m' montant
mes journaux :

((Vous savez, j' lâch' les pilul's suisses, C matin, je m' suis r'-
mise aux pruneaux. C'est encor la chos' la meilleure.

Bon! v'ia qu' ça m' jtrond ! Ah! doux Jésus! C'est la trenlièm' fois d'puis une heure. Fait's donc un' chanson là-d'sus ! »

Arrive ma voisine Estelle,

L'ne brune aux yeux suggestifs,

Elle fait marcher devant elle

Deux ravissants ballons captifs.

Certes! les oreillers de plume,

A côté d'eux, sont superflus.

((T'nez, m' dit-ell', si ça vous allume,

Fait's donc un' chanson là-d'sus! »

90 AUTOUn DU MOULIN

Puis, c'est 1' tour du proiniélaire Qui vient m' réclanier mou loyer.

Y braille et ça n' le fait pas taire Quaud j' lui dis qu' je n' peux pas V payer. ((Vous êt"s sans un sou! peu m'importe! J' vous donn' vingt-quatre heures, pas plus; Après quoi, j' vous flanque à la porte. Fuit's donc un' cliaison là-d'sus! »

Le localair' du quatrième

Me bouscule dans l'escalier.

J' l'appeir brute, y descend toul A' même

Et s'arrét' net sur le iialier.

S'étir' la jamb', eomm']>our un" crampe,

Puis, fait entendre un Iniiit confus

Et m' crie, en s' penchant sur la rampe :

((Fait's donc un' chanvfui là-d'siis! »

Mon voisin, iirofcssciir d'algèbre, Vient me voir à tous les instants.

« Oui, m' dit-il, je d'viendrai célèbre, Car mes calculs sont épantants :

•le îiupprini' la racin' cubique, Tous les problèm's sont résolus
A l'aid' d'un' formule algébrique.

Fail's donc un' chanson là-d'sus! »

Mon autre voisine, un' vieill' fille, M' dit : ((Ma ehatt' vient d'avoir des p'tits, V'uoze donc voir ma nouvell' famille, <:est un rêv' comme ils sont gentils. Ma pauvre bêt' n'a pas eu d' veine.

Voyez, ses dix-huit p'tits sont v'nus.

Mais ça n'a pas été sans peine!

Fait's donc un' chanson là-d'sus I »

VII

« Ah! m' dit un autre locataire,

Ma femme — à qui pourra-l-on s' fier? —

Vient d' se sauver en Angleterre,

On dit qu' c'est pour m'y cctculier.

< In dit mèm' que la créature

M' trompe avec tous les gens chev'lus

Oui s'occup'nt de littérature.

Fait's donc un' chanson là-d'sus! »

LA BELLE ARMURIÈRE

LA BELLE ARMURIÈRE

Musioiii; i)i: Octave La.mahe

-i Gabricllc Berger.

nt\\t ,

ru

i* itill dvmii . .

J'.v mi.»* |.wi. l'Ii.-.t ,S<«h; U.ti

.1-..V. . ^jji»...>»;t

1 — # * * -'M uLr — ' 1, r ■

— ' >-* — •i—^ tr-

- H , «?(ntu . wv

1 f! — \-L — J — ï: — 1_> — Le 1

1 ^ f r s , * ^ 1 ^ '- '1 -'■ - - * - ^ --■ Il

\r. — : is — ^ 1^ — t 1.- -1 V •;'

|<<H.IIM-. (tM.fl li«

LA BELLE ARMIRIKHE 95-

Une brunette exquise Venait de se marier.

Certain jour, à Venise, Avec un armurier.

Celui-ci, débonnaire, Etait un vieux barbon Qui, presque centenaire, Ne valait rien de bon.

HEL'fiALX

La belle armnrière, La mine peu fière.

Le cœur tout marri, Regardait son mari.

Chauve et rabougri.

Sous sa vieille écorce, Demeurer sans force.

Presque sans parler Et sans pouvoir brûler Une amorce.

La belle, avec tendresse, Lui dit, tremblant un peu

((Montrez-moi votre adresse A ces armes à feu. »

Toujours d'humeur galante, Le vieillard maigrelet, D'une main lente, lente, Prit son vieux pistolet.

HT

L'armurier malhabile, Mis dans tous ses états.

Se faisait de la bile Sans aucuns résultats.

En versant une larme, Lors, il dut avouer Que le chien de son arme Ne pouvait plus jouer.

Il dut, vieil asthmatique, En prendre son parti :

Pour tenir sa boutique Il eut un apprenti.

Comme en apprentissage il s'exerçait beaucoup, Le jeune apprenti sage Faisait mouche à tout coup.

LA BELLE AHMCHIERE

REFRAIN

La belle armirière, l'a mine très fière.

Lui disait : « Cristi !

Tu vises bien, petit, Pour un apprenti; Sous ta jeune ccorce
Bouillonne la force :

Sans mots superflus, Au moins tu brûles plus D'une amorce. »

L'accompagnement do piano est en vente clicz l'uijjoieur cl
Bassercau, éditeurs, oS, faubourg Saint-Denis.

LA CIRCULAIRE DE M. PEYRON

LA CmCLLAIRE DE M. PEYRON

Air (lu duo des liallebardiers des Pommes d'or (Audran).

Au docteur Maé'stralti.

L' directeur d' l'Assislanc' publique, Exhumant 1' règlement
brutal Qu'il veut à loiit prix qu'on applique. Met en émoi chaque
hôpital :

L'inlern', de janvier à décembre — Dit un article léonin, — Ne doit pas r'cevoir dans sa chambre De femm' du sexe féminin.

Ah! jilaignez, plaiguez. Mesdames, Plaiguez les intern's, joyeux polygames

Oui d'vront aimer dans les blés Ou lair' la forlun' des hôtels meubles.

LA CIRCULAIRE DE M. PEYRON

Ces jeun's gens qui, dans les hospices,

Se cloîtent de bonn' volonté,

Ne croyaient pas, sous ces auspices.

Prononcer des vœux d' chasteté.

Plus d'un d'entre eux, d'humeur chagrine.

En s'écriant : « Mea culpa! »

Va se frapper sur la poitrine,

Mais s'ra sur de n' pas êtr' papa!

Ah! plaiguez, plaiguez, Mesdames, Plaiguez les intern's, joyeux polygames

Qui d'vront aimer dans les blés Ou fair' la lortun' des hôtels meublés.

Etre de gard' des nuits entières; Ausculter quelque agonisant;
Tailler la viande à cimetières; Ce n'est pas des [dus amusant.

Les femmes, par leur fantaisie.

Par leur jeunesse et leur beauté, Entre le croup et la plithisie.

Jetaient un éclair de L'aîté.

102 AUTorn du moulin

Ah! plaignez, plaignez, Mesdames, Plaignez les intern's,
joyeux polygames

Qui d'vront aimer dans les blés Ou faii' la fortun' des liùlcis
meubles.

Quoi, sortir de sous la poussière Ce trop pudibond règlement.

En pleine saison printauière, Peyron choisit mal son moment!

Sans amours, les printemps sont ternes; Sans femm's, les
draps sont des linceuls; Dans un mois, de tous les internes, Les
fusils partiront tout seuls.

Ali! plaignez, idaigiicz, Mesdames, Plaignez les iatern's, joyeux
[lolygames

Qui d'vront aimer dans les blés Ou l'air' la fortun' des hôtels
meubles.

MONOLOGUE

A Nobody [Alias-Léon Friedlander).

Tel que vous me voyez, j'ai trente-cinq ans. Eh! Lien, je n'ai pas encore appris de métier.

Oh! ce n'est pas la faute de mes parents... Ils m'ont fait faire vingt-cinq ans d'apprentissage.

A l'âge de dix ans, comme j'avais des dispositions pour le dessin, ils me placèrent chez un entrepreneur de peinture qui leur demanda trois ans d'apprentissage.

Malheureusement! mon patron était un ancien charbonnier tombé dans la peinture à l'huile; si bien qu'au bout de trois ans d'apprentissage, j'avais appris à casser du bois.

Alors mes parents me placèrent chez un charbonnier qui leur demanda quatre ans d'apprentissage... pour m'apprendre à servir du charbon.

Malheureusement. mon patron était un ancien charbonnier sachant que j'avais été peintre, me fit apprendre à peindre sa boutique. Si bien qu'au bout de quatre ans d'apprentissage, j'avais appris à parler l'auvergnat.

Alors mes parents me dirent : « Voici que tu connais une langue de plus, il faut utiliser tes aptitudes. »

Et ils me placèrent dans un magasin de nouveautés en qualité d'interprète.

Malheureusement, les Auvergnats qui venaient dans ce magasin-là s'exprimaient tous en espagnol.

Si bien qu'au bout de cinq ans d'apprentissage, j'avais appris à ficeler les paquets.

Alors, mes parents me placèrent chez un épicier qui leur demanda six ans d'apprentissage.

L'épicier fit d'abord des difflcnllés]»arce que je n'étais pas bachelier es sciences; néanmoins, il me prit pour casser (hi sucre. Comme j'avais déjà cassé du bois, j'étais un \vn au couianl du travail.

Malheureusement, les clients s'étant mis à acheter du sucre cassé à la mécanique, je restai dans l'inaction.

Si bien (pi'au bout de six ans d'apprentissage, j'avais appris à nettoyer les carreaux.

Alors, mes parents me jdacèrent chez un marchand de vins qui leur demanda seiit ans d'apprentissage pour iii'a[]prendre à rincer les veri'es.

VINGT-CINQ ANS d' APPRENTISS AG E io7

Malliourou.sement, mon jjalron passait sa journée H déguster ses marchandises. C'était lui qui nettoyait les verres.

Si bien qu'au bout de sept ans d'apprentissage, je n'avais rien appris.

Ah! pardon! cette dernière fois, j'avais appris quelque chose.

J'avais appris à ne rien faire.

Alors, mes parents me placèrent dans l'Administration.

Si bien que je ne fais rien.

Eh bien! je ne m'en porte porte pas plus mal.

Mes parents ont même découvert que c'était la profession pour laquelle j'avais le plus d'aptitudes.

Ce qui m'étonne, c'est qu'ils aient mis vingtcin(| ans à s'en ajiercevoir.

TON VIEUX TYPE

TON VIEUX TYPE

Musique de Eug. LEMEr.ciEn.

A Osea7' Mélérier.

.f«»» >t... r.«ui tu-yt»:- y.-ia Un y'*' "'fli' > i f» f < . . f I - * , a |
<.l»r' ^u<

j^Mil il»- *.mA>fct ^ c<ui..IIa4i «« ^ui^M* l,\,tft aiM
p*t«^fw.. tft . . ni fô)<.pM«» au

lll . . \tt i^*** #itu*. Xi\

TON VIEUX TYPE 111

Ecoute moi bien, ma p'tit' Julie,

J' suis pas jaloux d' ton vieux casqueur.

Je sais qu' tu m' gob's à la folie,

A prouv' que j' suis ton amant d' cœur.

Mais y a quèqu' chos' qui m' turlupine

Depuis que je sais, qu' tout récemment,

Comm' l'autre en pinc' pour ta bobine,

Y t'a mis' sur son testament.

Y va donc pas casser sa pipe,

Ton vieux type !

Comme il est aussi laid qu'un singe,

J' sais qu'y a pas plan qu' tu puiss's l'aimer,

Mais, quand j' pcns' qu'y froiss' ton beau linge,

Y a des moments qu' ça m' fait groumer; Comme il n'a plus d'
poil sur la nuque, Pour des postich's y s' met en frais :

Il n'aurait pas besoin d' perruque

S'il avait tous les cli'vcux (ju' je m' fais.

Y va donc pas casser sa pipe.

Ton vieux type!

Quoiqu' tu sois presque mon épouse, C'est pour lui V
deuxième oreiller; Moi qui n' suis pas d'humeur jalouse, Vlà qu'
ça m'empêch' de roupiller.

Pourtant, tel que 1' chien d' mon aïeule, Le vieux raseur est au-
jourd'hui :

Comm' Turc n'a plus d' crocs dans la gueule, On laiss' le lard à
cote d' lui.

Y va donc pas casser sa pipe, Ton vieux type!

Si r bonhomme, avalant sa chique, V'nait à nous lâcher son
atout, Comm' je chatouili' la dam' de pique, J' s'rais capabl' de t'

boulotter tout. Tout bien juge, ma chère amie, Il a de l'ordre et d'
la raison Et fait, par son économie.

Durer 1' bien-être d' la maison.

Faut p't'-êtr' mieux qui n' cass' pas sa pipe, Ton vieux type!

NOR COCHON EST PLUS MALIN QU'TOL

i\OT' COCHON EST PLUS MALIN QU'TOI!

PAYSANNERIE

Musique de Désiré Diiiiau.

A Henri Morenu.

<V>w , f'eit p.»nmi«ij'fm |fAi->l*ni f^« . jjiiicfc» . c^mi >»
ii't'iw<Mtf>iAi> |i»vHt i'u

(^ucii< M»! j«i«i,«" y»»n..m« „|u t'a|>«. un Itnn.iwt m
i|i.i.'i»tbul

. I>.,aid M>ll J°>. . . . •< kl ..I .<.l(... Cil |,(. | «A (>.. fa'tl'i!

not' cochon est plus malin qu' toi! 115

J'ai r'marqué, Baptiss', mon p'tit gas, C'est pourquoi j' t'en fai-
sions 1' reproche, Que tu n' t'avanc'rais point d'un pas Lorsque ta
p'tit' Jeannett' s'approche.

T'es pas comm' le cochon d' cheu nous, 11 sentv'nir sa compa-
gn' d'un' lieue Et, quand ell' lui fait les yeux doux, On voit frétille
sa p'tit' queue.

REFRAIN

Moi, j' crois, en somme, Qu' t'es point un homme Ou qu' c'est tout comme.

Quand t'es près d' moi, T' as point d'émoi :

Vrai ! t'es trop novice,

T'as point assez d' vice Et not' cochon est plus malin qu' toi !

T'es godiche et tu restes coi.

Tu n' dis point seul'ment un' parole, Tu m' courtis's sans savoir pourquoi, T'as donc rien appris à l'école?

Les grogn'menls d' not' petit cochon, J' comprenons ben qu' c'est une invite : Crouin! ça veut dir' : « J' suis folichon! » Et-crouin! crouin! « Embrass'- moi ben vite! »

Te croyant d'un grand appétit,

J' te fricass' l'aut' jour un' bell' poule,

En fait d' compliments, tu m'as dit

Qu' t' étions point porté sur ta goule.

Lui, quand j'y donn' ses aliments,

Des ronds d' carott's, c'est ben peu d' chose^

Eh! ben, en guis' de r'merciements,

Il m' lèche avec sa p'tit' langu' rose.

Pas plus tard que l' jour d'aujourd'hui La pauv' bêt' m'a fait un' caresse. Je m' disais : « Ah! Si c'était lui Qui m' témoigne ainsi sa

tendresse! »

Il m' frôlait d'un air tout joyeux En criant fort comme un artiste, Alors, tout en fermant les yeux, Malgré moi, je l'app'lais : « Baptisse! »

Musique [de Eug. Lemer cier.

A Eugène Dcdé.

•■a < il f{. ^ > . t < 4M, ^*MIM < k..(< } < . « f. ... t < , Un' jtMw' (^'i
.IlOV ^t \C ., it ..{•éX i'U Ul\Ji\H*. » < i-..

îu '•/ » «

Un soir, un jeune explorateur Hcncontra, près de l'Equalcur,

Dans une île déserte,

Un' femm' qui s'app'lait Berthe.

Comme ils étaient seuls tous les deux, L' besoin d'aimer s'em-para d'eux;

Mais lui rêvait sans cesse

D'épouser un' négresse.

Dans son désespoir, D' prendre encore un' blanch' pour maîtresse,

Dans son désespoir, Il résolut d' la peindre en noir.

Vite il retira son complet,

— Derrière un arbre, s'il vous plaît.

Eir, d'une main brève, S' vêtit comm' sa mère Eve.

Alors il la badigeonna

Du suc d'un' plante au nom en a.

La p'tit', qu'était pas r'véclie, Fit si peu sa pimbêche, Qu' son futur éf)Oux

N'attendit j)as qu'elle lut sèche, Qu' son futur époux

S' mil du noir de la tête aux ^'nouv.

Si r pauvr' jeune homm' fut barbouillé, C'est qu' la p'iile avait oublié

D'écrire' sur sa devanture

D' prendr' garde à la peinture.

N'étant plus blanc que d'un côté, Il avait l'air d'un député

D'ia droit' pas très intègre.

Or, la gosse, tout allègre, Lui fit l'amitié — Pour qui n' fùtpas qu'un' moitié d' nègre

Lui fit l'amitié De lui noircir lautre moitié.

Mais un négrier clandestin Débarquant dans l'île un matin.

Leur costum' de sauvage

Leur valut l'esclavage.

Quand ils fur'nt installés à bord, On vit en eux. de prime abord,

Un' rac' noire inédite.

Mais v'ia-t-il pas qu' la p'tite

— Phénomèn' trnu[]lant — Étant dev'nu' mèt' sur la dite,

— Phénomèn' troublant — Eut un gosse absolument blanc.

On les exhiba dans Paris, Et tous nos savants, ahuris,

Ecrivir'nt des volumes

Sur leurs mœurs, leurs coutumes.

Puis un jour, en les contemplant, Un dessinateur de talent

Eut, bravant la critique.

Une idée artistique.

C'est d'puis qu'on peut voir, — Car l'idc' fut mise en pratique
— C'est d'puis qu'on peut voir, L'exposition de Blanc et Noir.

L'EXACTE VÉRITÉ

Musique de Emile Galle.

A Louise Laporte.

c , .lliii .\ii,j«ii. yliiû , 4(.'<-;>' '< "lA [fK.tf/1 .i|ii(Jr.ti. :* ' isa-
lli u«.,;>

t< ..'U.Aa'ifu.f'L'i.K iMJL JI .".V {»,ufi(, t|"('«-.t'...-... i'uAiU
vi.-.l. ts.

S'il faut en croire un dicton populaire, Des fiers jaloux aux plus humbles réduits, L'aveugle rarement nous éclaire, Elle demeure, hélas! au fond d'un puits.

L'exacte vérité 125

Je ne suis pas une vertu farouche, Mon innocence a peu d'autorité, Mais, aujourd'hui, ce sera de ma bouche Que sortira l'exacte vérité.

Dispensateurs de l'humaine semence.

Vous nous mettez des gosses sur les bras. De la Patrie entonnant la romance.

Vous criez haut : « Femmes, faites des gas! Loin de semer des enfants à la ronde.

Vous pencheriez pour la stérilité, Si c'était vous qui les mettiez au monde. Voilà, Messieurs, l'exacte vérité.

Vous nous couvrez d'implacables critiques, Quand nous raillons votre gouvernement.

Mais, cependant, vos hommes politiques Ne brillent pas toujours au Parlement.

Nous gouvernons sur les deux hémisphères Où notre amour régit l'humanité; Nous connaissons mieux que vous les affaires. Voilà, Messieurs, l'exacte vérité.

En possédant jusqu'à cinq et six femmes, N'avez-vous pas l'art de vous rendre heureux. Et, gravement, vous nous traitez d'infâmes Quand nous avons deux ou trois amoureux. Pourquoi vouloir faire les bous apôtres? Tous les humains, pour la fidélité. Ne

valent pas mieux les uns que les autres. Voilà, Messieurs, l'exacte vérité.

Je ne dis pas que nous sommes des saintes, Nous bavardons, et nos yeux sont railleurs. Mais au cale, dégustant des absinthes.

Vous méprisez vos amis les meilleurs.

.l'ai, bien souvent, trouvé votre harangue Pleine de fiel et de méchanceté.

Je sais jusqu'où peut aller votre langue. Voilà, Messieurs, l'exacte vérité.

LE GOITRE

LE GOITRE

(Air connu.)

A Georges Dorfeuil, fils.

Air- ^'

. «««t , fTiitr.ftt oXi liv. Kii ^i \iA

Un jeune ol brave porteur d'eau Ayant un jour, à la barrière,
Reçu, sous forme de cadeau.

Un coup de pied dans le derrière.

LE GOITRE 129

Se faisait faire un pansement

Par sa payse, une luronne,

Quand dans la chambre, brusquement,

Margot vit entrer sa patronne.

Vite elle saisit un chapeau, De son amant courba le buste Et
mit le feutre sur la peau De son arrière-train robuste.

Puis, dissimulant son émoi, En se donnant un air de vierge.

Dit : <(Madame, permettez-moi De vous présenter le
concierge. »

La dame, en poussant les hauts cris, Dit au porteur d'eau : <(C'est étrange,
Vous n'avez plus vos favoris.

Grand Dieu! comme cela vous change!

Et j'ignorais, le croirait-on, — Tellement chez moi je me cloître
— Que, sous votre énorme menton, Vous fussiez affligé d'un
goître! »

Et l'Auvergnat répondit : « J'ai Toujours porté cette excrois-
sance, Madame, j'en suis afflige Depuis le jour de ma naissance.

A votre bonne je ne lis, De mon mal, jamais un mystère, Nous
l'avons tous de père en fils Car c'est un goître héréditaire. »

APRÈS LA CAVALCADE

APRÈS LA CAVALCADE

Musique de Emile Galle.

A François Trombert.

i«V«<»)i>'i(\>|lv<n)lft (a h ..<)>>«.><, AkX Ul(ittm«Uw>i,
kii (mj A.

r, S>l vi'..|aU(n.M ih.ttX.. (>..}{(, (Smu ('i<in4b, J' ixhX <tU
>l-

jVi (« ifmpitmu <'>i.,. <!<' . , «« ^ î*.H>, Ob', pal i{ul Au
-•ftf! ^iùntut.ji i'h »Mliaiii».j«.« , ^«.i. J»T«M>({i/t(ifti(
il'i»',Jl*iiM« il'wf .

Lorprin'il rcjirendra la toquade Alix Monlnuii'trois, nos bons
amis.

De refaire une eavalcade, Dans r comité j" veux être admis.

APRÈS LA CAVALCADE 133

J'ai la compétence exigée, Car, jadis — oh ! pas chez Duval ! —
J'ai mangé d'ia vache enragée, Sous forme de bifteck de ch'val.

L'idée étrange et symbolique D'exhiber sur les boulevards La
vache au poitrail famélique Vint du cabaret des Quat' z'arts.

Quoi? d'un cabaret ! qu'on se torde, Car s'il fut jamais défen-
du, Ici-bas, de parler de corde.

C'est dans la maison d'un pendu.

Dans cett' cavalcad' fantaisiste.

On vit l'originalité De Griin, l'incontestable artiste, Qui nous
r'présenta 1.' Mont-d'-l'iété.

Ce fut une idée épatante, Qui d'vait avoir un succès fou.

Car, avec le char de ma tante.

On était sûr d'avoir un clou.

Plusieurs peintres du voisinage Firent tordre les Montmar-
trois, En leur montrant tout un ménage Qui fuyait à la cloch' de
bois.

L'idée avait une morale :

Ça leur a servi, paraît-il, De répélition générale Pour le pro-
chain terme d'avril.

Yon-Lug, en suivant sa voiture, Nous montrait un ours de
Pantin; Il eut un succès de fourrure Quoiqu'il ne s'app'lât pas
Martin.

Or, coïncidence opportune, Cet animal, ours à l'excès, S'app'-
lait justement : « G rosfs' Fortune » Comm' la dernier' pièc' du
Français.

Bref! au lieu de couper la tête

Aux mann'quins de l'Ane et du Chat-Noir

Il fallait, pour finir la fête.

Prendre mill' badauds su' l' Irijltoir;

Puis, tout au long d'une journée,

Forcer les Salis rcunU

A leur oITrii- une tdurnée :

Ils auraient été plus punis.

PARODIE DE "SON AMANT

PARODIE DE " SON AMANT

Musique de Goublier

A Edmond Teulet.

1 1 . r 1 ^ jv- ^ K hl 1 1 1, M n " VJ J M

^^ih!^

' ^ \\ — * 1 1 # ■" 1 .rf V \\ ,, ^ ^ \\ i

,cU-.-^w.i

Tu demandes pourquoi, blafard,

Je vais dévisser mon billard;

Je meurs d'un mal que tu ils naître.

Et. me voyant toijours pleurer,

Cliacun dit, pour me rassurer :

<(Qui sait, il en mourra peut-être! »

PARODIE DE « SON AMANT)) 137

J'ai cru qu'aimai que nos amours, Cola durerait quelques
jours, Mais depuis, va, je me tourmente; En vain je cherche à
t'cmouvoir :

Ah! lu ne veux plus rien savoir!

Ma chère, ma trop chère amante.

Un soir je te vis, nom d'un chien!

Sortir do chez le pharmacien.

Cela n'était pas ordinaire; Tu cachais sous ton vêtement, Ilô-
las! plus d'un médicament.

C'est pourquoi je suis poitrinaire.

J'eusse, alors, les pleurs m'etouffant, Voulus savoir, comme un
onranl, Par où tout ça devait se prendre; Mais je m'enfuis sans
nul retard.

Certe ! en consultant le potard, J'avais peur, peur de tout
apprendre.

Car, alors, je l'aurais foutu Carrément mon pied... comprends-
tu?

Mais, par je ne sais quel mystère, Ma langue, en vain, se
remuait.

Ciel ! j'étais devenu muet Et j'eus la force de me taire.

Ah! je ne suis qu'un abruti!

Tu vois, je n'ai jamais menti.

Je ne t'en dis pas davantage.

Mais promets-moi, si je m'en vais, D'aller jusqu'au Champ de
navets Manger du pain et du fromage.

La chunson d'Edmond Tculcl et Gustave Goublier est en Mti-
to, avec accoiniaa{;iicincil do piano, chez Evillard, cdiliui", 39,
IxluÎovard de Sirashourt;.

LES PETITS CHAGRINS DE M. ZOLA

LES PETITS CHAGRINS DE M. ZOLA

(Air des Petits Pavés, de Paul Delinet.)

A Albert Cellar-his.

Las d'attendre, avec bonhomie, •Qu'on le nomme académi-
cien, Zola, n'y mettant plus du sien.

Vient de dire à rAcadcmie :

« Tu te moques de moi, je crois, {bis) A combien ferai-je une
croix? »

« Pour observer ton éli<]uotte, Oui, pour l'éviter de déchoir.

J'eusse fait couvrir d'un mouchoir Le frais minois de la
Mouquelle.

Elle ira, pour ton châtiment, (bis) Te montrer son ressenti-
ment. »

LES PETITS CHAGRINS DE M. ZOLA 141

((Sons l'inaccessible coupole — Quoiqu'il parlât avec esprit —
Pour te complaire, à Jésus-Christ, J eusse retire la parole.

Garde ton immortalité, (bis) Il n'en sera que plus vanté.)>

« Lâchant sa terrible besogne,

Souvarine, dans Germinal,

N'eût i)lus pris qu'un plaisir banal,

Avec su lapine Pologne.

Hélas! je deviens son copain, {bis)

Car tu me poses un lapin. »

Et depuis, lorsque Zola rentre Chez lui, i)Our dormir à l'écart,
En songe les Ilougon-Macquart Viennent lui danser sur le ventre.

« Hélas! rôve tout haut Zola, (bis) C'est la laute à ces cochons-
là! »

PASTORALE

Ml'siql'e de DÉsini': DniAU

A lûufjène Héros.

tu./ ' - • * • ■

AiX.Xi , A tMi Ui aurvM yu , (<.. (41 , Ata | «K.f<j, yt.t.

Colfillo. un]iou liiiiide.

Colas, iiii vr.ii ^aiiiiiii.

Assis sur IiutIk" Imiiiide, Se tenaient par la main,

COLAS, n'en parlez pas! 145

— Je suis, disait Colette, Venue au bois seulette, A tous les
autres gas, Colas, N'en parlez pas!

Bien dur est mon supplice :

Chacun, d'un air moqueur, Prétend, avec malice.

Que j'ai perdu mon cœur.

C'est raux, mais, grâce au vôtre, Je dois, un jour ou l'autre, Le
perdre entre vos bras.

Colas, N'en parlez pas !

Colas, soyez plus sage.

Colas, soyez moins fou :

Fripanant mon blanc corsage, Vous m'embrassez le cou.

Au fond je suis fort aise Que ce baiser vous plaise, Et j'en cou-
vions tout bas. Colas, N'en parlez pas !

Vous rêvez, sans mystère, D'avoir, ô galopin !

Mon humble coin de terre, Mon tout petit loitin.

Sans acte et sans notaire, Soyez-en locataire.

Oui, mais, dans tous les cas.

Colas, N'en parlez pas !

Colette, aise et rieuse, Reçut J)lus d'un baiser.

La nuit mystérieuse Les vit encor causer.

Sans nulle défense, Colette était pensive Et murmurait bien
bas Colas, N'en parle pas !

LE GENERAL POILLOUE

LE GÉNÉRAL PÜILLOUE

(Air de la Gigolette.

A Henri Martin.

Un général, jadis dans l'ombre, Au jour d'aujourd'hui, Fait
parler d' lui Grâce aux conseils (-hics cl sans nombre Qu'il donne,

grave et doux, A ses pioupious.

Chef du douziem' corps à Limoges, Cet homme hors de pair
Peut s' montrer fier D'être rinventour dign' d'éloges Du soldat-
tender.

Sa eirculair' l'avez-vous lue?

^)n peut tirer l'échelle ajirès.

De eroirc qu'il le fait exprès, Ne commettez pas la bévue :

Il est convaincu Poilloiic.

LE GÉNÉRAL POILLOOE 149

Ayant r'marqué dans un' revue Qu' certain régiment, Très fré-
quemment, Avait, malgré sa bonn' tenue, L' bout des doigts en
deuil, — C'est qu'il a l'œil — Pour qu'ils s' cur'nt les ongles — Folie
! — Des mains et des pieds.

Ses chers troupiers.

Avec soin, en huit, il leur plie Des petits papiers.

N'en avez-vous pas l'âme émue?

Comra' cet horam' remplit son mandat!

Ah ! que d'viendrait i' pauvre soldat Si, pour une cause
imprévue.

On lui supprimait Poilloiie.

Ce général, certe! un vrai type.

Aura quelque jour.

C'est bien son tour, . Les honneurs de la têt' de pipe, Si monsieur Gambier Sait son métier.

J'ajoul'rai mêm' (jno cet homm' rare A bien mcrile

D'être sculpté, Dans le blanc marbre de Carare,

A perpétuité.

Il ornerait une avenue.

Malheureus'ment m'sieur Bérengor

Ne laisserait pas ériger

Le piédestal d'une statue

Sur lequel y aurait : « Poilloie. »

Nous avons cru pouvoir publier celle chanson qui n'a rien d'irrévérencieux pour la mémoire du général Poilloie.

Musique de Emile (ïalle.

A Marcel Legay.

tftlt4A iMk.ki A<M «*«U ^mr'nUitt .'ifv (*u..ttl , ^i««t* Ta vit-ti ft *'Kt'.

}|HW |)M«J-A> IttalTuM <>W |»4\ 1a -. 'mit. tu

Fermant un' fenêtr' du logement

Dont je suis locataire, J'appuie un peu trop brusquement,

J' colle un carreau j>ar lorrç.

J'T'ais v'nir un peintre, un vieux madré,

Qui sort grav'ment son mètre, M'sur' la vitre, et m' dit : « J'
vous prendrai Trent'-trois sous pour la remettre. »

Le carreau posé, l' barbouilleur

Me montre la croisée Et m'iait r'marqucr, d'un air railleur,

Qu'la peinture est usée.

Je r laiss' faire, il la peint en gris.

Puis la porte, puis la niche.

Et puis enfin, car je m' trouve pris,

La frise et la corniche.

Mais le papier n'étant plus frais,

A côté d' la peinture, Le barbouilleur dut, à mes frais,

Remphiccr la tenture.

Lors, ma salle à manger eut l'air

D'un' belle et vaste salle, Ouand j'eus fait peindre, en saumon
clair,

Le plafond dev'nu sale.

La chambr', près d' la salle à manger,

Paraissait pitoyable.

Le peintre m' dit : « J' vais l'arranger,

Ça n' vous coût'ra pas 1' diable. »

Je fis réparer, sans 1' vouloir,

L'anticiambr', la cuisine, Et puis, en mên' temps que l'
couloir.

Un p'tit coin qui s' devine.

Ayant r'peint l'iog'ment tout entier,

L' barbouilleur me fit faire, Pai* un' vrai' ficell' du métier,

Un' not' d'apothicaire : Ça m' coût' sept cents francs, en effet,

— En déduisant l'cinquième — Vous conviendrez qu' j'aurais
mieux f;it

D' poser l' carreau moi-même.

Ce malin l'on sonn' violcmnienl :

J' deviens pâ'l connu' un cierge.

Sous le coup d'un pressentiment, J'ouvre et j' vois mon
concierge

Qui m' tond un congé poliment :

L' gérant, farce traîtresse,

Vient d' se louer mon appartement, Pour loger sa maîtresse.

J' N'AI PAS L' TEMPSI

J' N'AI PAS L' TEMPS

CHANSOX-TYPE

ftfC' .V

A Albert Chauvin.

U»t i lu fw--Û, IU U.UO ml {»uf il;jé <«(f-

t j/ A>u> y\it.At ', Aiw . A,i)u«i>>}4w t& ^>u , ^lav. ù.Unt 'il
yn

- UAAl , 1 n^k IM

(Uwjx.

(farlisc ne cesse pas de niarclu r, de long en largo, peiulanl les
couplcls, autour do la scène iciulant la l'ilournellc.)

Depuis que, dans 1' commerce, J' suis tout à fait lancé, Un re-
tard me boul'verse Tcirraenl je suis pressé ;

j' n'ai l'As l' temps! 139

Aussi, quand dans la rue

M'arnHent les passants,

Je m'écrit l'àmc émue :

((Laissez-moi, j' n'ai pas 1" temps ! »

En dépit d' ma vitesse,

Je m' tortille à chaque pas ;

On r'marque, avec justesse,

Qu' j'ai quéqu' chos' qui n' va pas,

Pourtant, j' rencontre en route

Certains p'tits monuments,
Et e' n'est qu'un sou qu' ça coûte;
Qu' voulez-vous : j' n'ai pas l' temps!
Mes aîfair's colossales
Sont cause de ceci :
J'ai souvent les mains sales
Et la figure aussi.
Conim' ça,j' n'us' pas d' serviettes,
D' plus, je vous dirai, céans,
Qu'je n' cliang' j'ainais d' chaussettes.
Qu' voulez-vous : j' n'ai pas 1' temps!
Le jour de mon mariage, J' dis au mair' do Pantin :
((J' suis accablé d'ouvrage Et justement c' matin Une alTair'
nie réclame.

Comm' j'en ai pour longtemps, Mariez toujours ma femme,
Quant à moi. j' n'ai pas 1' temps! »

Dans ma course effrénée.
J' pince un rhum' de cerveau,
Pendant tout' la journée,
J'éternu' comme un veau.
Pour moi c'est un supplice.

J' prendrais bien deux moments

Pour m' dir' : « Dieu vous bénisse ! »

Mais hélas! j" n'ai pas i' temps!

Ma femm' m'a dit : « Pancrace, Sais-tu qu'il adviendra

j' n'ai pas l' temps 161

Qu' ta belle et noble race

Avec toi s'éteindra.. »

J' dis à ma légitime,

Au bout d' quelques instants :

((Faut pas m'en faire un crime

Quèqu' tu veux : J' n'ai pas l' temps !

Mon affreuse bell'-mère Ne m' voit qu'avec horreur Et j' sais bien qu' la mégère Trouble mon intérieur.

Souvent d' colèr' j'éclate, Quand j' vois ses agiss'ments; J' lui cass'rais bien un' patte; Qu'voulez-vous : j' n'ai pas 1' temps!

Quand mon heure dernière Brusquement sonnera.

J'aurai quèqu' course à faire L' jour où l'on m'enterra J' frai dire à la mairie — Bureau des enlerr'ments — :

« U'passez d'maiu, j' vous en jirie Aujourd'hui, j' n'ai pas 1' temps! »

162 ALTiiLI! DL' MOULIN

Après la dernière ritournelle, l'arlisle s'avance comme pour dire un neuvième couplet, puis il sort précipitamment de scène après avoir dit :

((.]' n'ai pas V tomps! »

LE BON BOCK

LE BON BOCK

INVITATION AU 222» DINER DU « BON-BOCK

(Air ; C'est Bonhomme qu'on me nomme.)

A Etienne Carjat.

Cher et joyeux camarade, Accourez, ragaillardi, Pour sécher
mainte rasade, A mon hanquet de mardi.

Cela me sera sensible, De vous voir à ce repas.

Si, par un hasard [jossible, Pradeis ne me connaît pas...

C'est le Bon-Bock qu'on me nomme, Ma gaîté, c'est mou
trésor,

Et bonhomme

Vil encor!

Oui, le Bon-Bock vil encor!

LE BON BOCK 163

L'omnibus des Balignolles N'apporte pas, chez les miens, Les
gros mots et les torgnioles, Des troubles odéoniens.

Ma table a, gaîment ouverte, Rapproché plus d'un parti Et ré-
concilierait, certe!

Les Antoine et (iinisty.

Ma carte est toujours pareille, Quant au menu qu'on vous sert;
Mais, pour charmer votre oreille, J'ai varié le dessert.

Mes artistes qu'on acclame Sont le dessus du panier, Et j'ai,
grâce à ma réclame.

Lancé plus d'un clKuisoimier.

Je n'invite pas Madame, Mais, calmez votre moitié :

En un brûlant état d'àmo, Jo convertis l'amitié.

De votre amoureux délire Naîtra quelque rejeton; Et, jilus
tard, on pourra lire Sur son petit mirliton :

C'est le Bon-Bock qu'on me nomme.

Ma gaîté, c'est mon trésor,

Et bonhomme

Vit encor!

Oui. le Bon-Bock vil encor!

L'AFFI\Ai^CHISSEMEL^T DES FEMMES

L'AFFRANCHISSEMENT DES FEMMES

(Air connu.) A Jîlcs Oudot et Henri de Gorse.

o.v Ht ()»'((» ^(<i«'.- w.î.t j\^-j.^.,(;;- . ,

. |i(lu , l| » uit . -i |.l""I (|„' |<ll» J >

On dit qu'les femm's veurnt s'affranchir. Remplir tout's les fonctions en France.

Or, si nous nous laissons fléchir, EUe's nous front un'rud' concurrence.

l'affranchissement des femmes 169

Qu'elles soumettent à lous lois Sénat, Chambre, Palais d' Justice, Et, quand nous voudrons des emplois, Y n' rest'ra plus qu' celui d' nourrice.

Lorsqu'ell's parl'nt d'être députés.

Il faut voircomm' leur regard flambe:

Je n' dont' pas d' leurs capacités.

Pour nous jouer par-dessous la jambe.

Mais j' suis certain qu'plus d'un bas bleu, Qui nous réclame un buU'tin d'vote, N' saurait pas mettre 1' pot-au-feu, Ni coudre un' pièce à ma culotte.

La femm' ministr', ça Trait très bien.

— Kif-kif dos oh'voux sur nos potages — J' crois mêm' que ça n's'rail pas l' moyen De supprimer les tripotages.

Sachant qu'ell's ont bien plus d'attraits Quand un' chic toilotl'
les recouvre, Ell's emploieraient leurs fonds secrets A vider l' ma-
gasin du Louvre.

Malgré leurs airs si délicals,

Eil's ont la plus rich' des platines;

Pour remplacer nos avocats,

C'qu'ell's nous en coll'raient dos tarlines!

Avec ceU's ayant des appâts,

Alors, nous n' pourrions plus rien lairc.

Car le client n'Iiésil rait pas

A leur mettre en mains son alTairc.

Dussé-j', par les fenims en courroux.

Me faire mettre en marmelade, J'dis qu'ell's sont faits pour un
époux Comme 1' cerfeuil pour la salade.

L'homm' n'est pas un être parfait, Mais je crois, sans l' faire à
la jiose, Ou' pour le remplacer tout à fait.

Y leur niaïKiu'ra toujours (lucMpi' chose.

LE CHANTEUR AMATEUR

LE CHANTEUR AMATEUR

Ml'skjue de Victor Leclerc,

A Robert Lagrangc.

; f>t«. \,u:\ AIaI. ,)'.v.{#J, ci.p.)!t€.ii(i J'ma liii-.i'n, ([uj
i>'/ik; Ii'ki * f ni>' if» .««« l'vuif ?*iu uii' cf«; On .••. f* '«i«i
n» («tou

. y'i)l m«i Ji-ji tiiit {a» vit. «Il ; Ww/ , '\t •'»«;»)»*••

i . . 1.-.V ..ri; :>>'uV> |,«i ('lA.Ci..l.,>° .\ iA.tn^.Û-.

Lt: CHANTEUR AMATEUR 173

Messieurs, j'veis chanter, puisque c'est à mon tour,

Mais, d'abord, apprenez d' ma bouche
Qu'jem'sens plus à rais' lorsq'ncj'suis dans un' cour,

Ou sur la Seine, en bateau mouche.

J' suis ni ténor, ni baryton, Aussi de moi déjà tout bas rit- on;

Bref! je n' vais pas vous épater :

.l'n'ai pas l'habitud' de chanter!

(Au public.)

Voyez c't'habit noir qui vous paraît d'Elbeuf

Parc' que d'ioin votre d'il lo contemple, Il ne sort mém' pas
d'ia maison du Pont-Neuf.

J'T'ai décroché c' matin au Temple.

Mon gilet m'a coûte vingt ronds; Quant au giimpant qui décor'
mes fum'rons,

C't' un croqu'mort qui vient d'me 1' prêter!

J' n'ai pas l'habitud' de chanter!

(Au pianisle.)

Monsieur, j' vous en pri', ne m' couvrez plus la voix A descendre et r'monter la gamme,

.M' fait's l'elTetd' quelqu'un qui ballad'rait ses doigts Sur un mâchoir' d'lil[]popolamc.

C'est pas des tours intelligents, D' taper là-dessus pour fair' tromper les gens; Moi. j' m'arrôl' pour vous écouler :

J' n'ai pas l'habitud' de chanter!

(Au souffleur.) C'est comm' ce monsieur, dans la boît' du souffleur.

Qui m' souffl' ma chanson, ça m' fait rire ; J' la connais mieux qu' lui puisque j'ia sais par cœur

Et qu'il est oblige d' la lire.

Loin d'être aidé, j' reste interdit :

J'entends pas un traître mot de c' qu'y m' dit ;

Il n'sert qu'à a'ous fair' constater

Qu'j'n'ai pas l'habitud' de chanter.

(Au yuibLic.)

Mais c' n'est pas tout ça. j' bhvijru' doi)uis un instant

Et je n'vous sors pas ma romance; Voyons, ça s'appelle?... Ah! ça c'est épatant!

Je n'sais plus par (|uoi ça commence.

Commeil?plus haut?... Mill'nomsd'un chien! Dans le coulisse,
j' la savais si bien...

Ah! faut pas vous impati(M)ter :

J' n'ai pas l'habitud' de chanter.

LE CHANTEUR AMATEUR 175

Lp piano joue le chant et l'artiste essaie en vain de se rappeler
le couplet. Enlin il arrache la chanson des mains du souffleur
juste à temps pour dire :

J' liai pas l'habituel' de chanter.

YII

Il ne faut jamais affronter les sifflets Sans connaître à fond son
affaire :

Chanter en niesur , détailler des couplets, Ce n'est pas chose
aisée à faire. Combien de malheureux garçons

En amateurs éreintent les chansons!

Bref! c'est dans 1' but d'ies dégôûter, Qu'on lit cell' que j' viens
d' vous chanter.

LE CLAVECIN

LE CLAVECIN

MusiouK DK Paul Blhtry

A Violellc Dcchaume.

lot '<. ■ !'< .>n l'iÂf*»., i.v in4-,ljni.j(<t l< {iui><iu(aa }<
)>iA.'.4Mt)< {>(»)<i>U<

o>H«(if /ft.niu. . .'kit, Il l'Uui ll^A.l

LE CLAVECIN 179

Certain soir, cousine et cousin, Sur les touches d'un clavecin.

Faisaient courir leurs ongles roses.

Pour un inslant seuls au château, La marquise et le jouven-
ceau Se disaient de bien douces choses.

Et le vieux clavecin, Qui les entendait dire, Bas, se poultait de
rire. Tel qu'un vrai libertin; Comme il s'amusait, le vieux
clavecin!

Tout i)imi)ant, le jeune lion

Se mirait, plein de passion,

Dans les yeux bleus de sa cousine;

Elle, devinant son dessein,

A chaque coup d'œil assassin,

llendait une œillade assassine.

— Eh I dit le clavecin, Si je n'y mets bon ordre, A la potnmc ils
vont mordre.

Kh! Monsieur le gamin!

Ne vous gênez pas, dit le clavecin.

Mais le cousin n'ontondit pas.

Non; car il suppliait tout bas, Voulant sortir du platonisme.

Quand la dame répondit : ((Oui! »

L'instrument sentit, malgré lui, Se tendre son vieux mécanisme.

— Eh! dit le clavecin, Que n'ai-je une brunette, Quelque tendre épinette, A serrer sur mon sein!

Je suis tout irailard ! dit le clavecin.

Bientôt le clavecin put voir L'amant entrer dans le boudoir Capitoné de la marquise.

Le couple fit — plein de brio — Entendre un amoureux duo, Dont la (in, oui-dà, fut exquise.

Et le vieux clavecin, Uempli d'un trouble extrême, Se lit vibrer lui-même; Jalousant le cousin, 11 vibra tout seul, le vieux clavecin.

CHANSON VÉCUE

Musique de Léon Dequix.

A J. Grùii.

Jjtii , .*,\if/Ci.f< i'iin. . W<l ft«un',|lH-.*itt'mlnt, ft;m<<|<A-t*M». "«•«*■. 1 J)'''''*»»*

i'ntAin'l'.M «»m . |nU f f|ii« f< C,t«-. .vw"i. ' ;.v <>m ?a.tii ! o. t<« m4ti,v(i

Ijiif i'm'ut./fam nu, .'*>»i' ?* yU* i ma ^tmml , fl: j«-

pour. BIEN VOIR LE CZAR

|i^ui c. i'a'u"; j' a'Uv' iimi (ouij<- nx.,7i <»ji«<,it-u«. ^»'m..

./M«i : ^Au-i (wn uU (l CiA^ynut Jiu7Mtu. t'M), (9a.n>4«n
jii>i •

Je suis parisien Et bon citoyen, Sachez-le bien, Ma femm', pa-
reill'inent, Aime cpatamment L' Gouvernement ; Eir m' dit, l'aut'
niilin :

« N'oubli' pas, Justin, Sacré mutin!

Que (."est d'in.iin — t'as compris?

Ouf lo Czar arriv'ra dans Paris! »

A ces mots, v'ia que j' m'enflamme,

J' suc' la poire à ma femme Et, joyeux, j' m'amèii' chez mon
patron. Comm' je suis forgeron, Pour masser plus à Tais', je r'tir'-
mon bourgeron, Je cogne, à tour de bras.

L'enclume avec fracas, Devant l'ardent brasier.

Gueulant à plein gosier :

REFRAIN

Pour bien voir le Czar, Faut pas rester lard Dans son pluniard,
Y aura su' l'boul'vard Des badauds en masse Qui pos'ront douze
heur' sans fair la grimace; Moi j'y s'rai, nom d'un chien!

C'est r devoir de tout bon citoyen!

Le lendemain, pour Ne pas faire un l'our, Au petit jour, Mon goss', réveillé, Klait babillé.

Débarbouillé;

POUR BIEN VOIR LE CZAR 180

Le p'tit garnement, Avec sa maman, Marchait gaîment, On eût dit deux troupiers.

Moi j' portais une cchell' de six pieds. Ma femme, aimant tout's ses aises,

Balladait deux vieill's chaises, Sur lesquell's eli' comptait bien s'asseoir. Nous voilà su' 1' trottoir, A l'avance installés, tous les trois, pour bien voir. Chouett'! nous étions tout près, Mêm' que, six heur's après, Toujours nous poireautions Et gaîment nous chantions :

(.lu refrain.)

Bourgeois, ouvriers.

Nous v'ia des milliers, Mais nos alliés N' venaient pas du tput.

Nous nous tordions l'cou Quand, tout à C(jup, Quel charivari!

L' public, ahuri, Pousse un grand cri :

((Hcgardcz-donc là-bas.

Le voilà, le voilà, Nicolas ! »

Brutarment 1' public se tasse, L'écheir casse Et... bon.soir !

J'fais la planche au milieu du trottoir. Pour comble de revers, Installé' sur un' chais', ma fcmm' passe à travers, En haut d'

l'écheir perché, Mon goss' reste accroché; Moi, sans savoir pourquoi, Je chantais malgré moi :

(.lu refrain.)

Alors, furibond.

Vexé pour de bon,

J'me r'lèv' d'un bond.

Mais plusieurs badauds

M'envoi'nt leurs crocnos

Dans r bas du dos;

Comm' par enchanfmeul.

Je m' trouv' subit'ment

A l'align'nient.

Plus serré (lu'nn hareng.

Mais placé luiil Juste au premier rang. A c' moment pass' le cortège,

lUanc comm' neige,

L'œil hagard, J' m'ompres' de iurler: « Viv' le Czar! »

roun BiEX VOIR le czar 187

Oui, mais voilà 1' bouquet :

D'un' voilure, un' voix m' cri' : « Ferm' ta boîte,

[eh! paquet! »

Oh! bonheur étoile :

Le Czar m'avait parlé!

Depuis, rempli d'espoir, J' gueul' du matin au soir ;

REFRAIN

Pour bien voir l'Czar, J' suis pas resté tard Dans mon plumard,
Y avait sur 1' boul'vard Des badauds en masse Qui poscr'nt douze
heur's sans fair' la grimace. Moi j'y étais, nom d'un chien !

J'ai rempli mon d'voir de citoyen!

LA POMPE

LA POMPE

Musique d'Eugène Lemer cier

A Octave Pradels.

U Cv.C...»»: /k . mi . Jn.;i,i :?;<<<.<</.«.,, u.'. L . ct».i iS*

la i<iiv Oit.ul (k -mt, l'llilir.«<it un l«.)^<«t yiuv^ (iwl À f
iX*tX , Idin

) ((«if lu \m . l«L. f 1> , C'i|ul (MmaI l<<l<)>i< f*>r /►
(icili^lltu

|.tl.n' ;«! .; ft'-... ...wf. . o.,

Ayant vidé plus d'un pichot Qui le balonuail l'crmo,

Maître Pierre, un soir, trébuchait Dans la cour (runc ferme,

Cherchant un endroit
Pour faire, à l'étroit, Loin de l'œil des puccUes,
C que r Manneken-Pis
Fait si bien, gratis.
En plein' rue à Bruxelles.
A tâtons, Pierre se campa,
L'allure somnolente, Pi'cs du tuyau d'une pompe Spirante et
refoulante.
J'ai dit, s'il vous plaît,
Au premier couplet, Qu'il était en ribotte;
Se trouvant bien là,
Bientôt il ronfla Ainsi qu'une marmotte.
Oui, mais voilà que, dans la nuit,
Une vieille pimbêche Prend une cruche et vient, sans bruit,
Pour tirer de l'eau fraîche.
Y f'sait, dans la cour.
Plus noir qu'en un four,
L'obscurité la trompe, Eir va droit au gas, Lui saisit le bras
Et j' te pompe et j' te pompe!
Le dormeur sortit, à ce jeu, D' son ivress' somnifère Et se rap-
pela, peu à peu.

Ce qu'il était v'uu faire.

La vieir pensait : « Mais Ça n' couTra jamais, J' vais avoir une ampoule! »

Quand elle s'écria :

((Jésus, .Maria!

Enfin! voilà qu' ça coule!)>

A ces mots, sous le rol)inet.

Elle avança la cruche.

Mais, tout à coup, s'arrêta net.

Puis, ainsi qu'une autruche,

Jetant un long cri,

App'la son mari, Lui criant : « Claude! Claude!

Enfile un pal'tot,

Viens voir au plus tôt, V'ia qui coul' de l'eau chaude! »

RÉCONCILIATION

Musique de Eugène Lemerrier

A Laurence Deschamps.

l< filtuf nnââ (LMi^-t««Mj

,<J>)i< tA«r < . i>iu« , .1>4m h ■ y'^t fictif a «.tXxt

:^=f= r ? r r rzC:

f<i«l t J ««t VI...J...»,«

RÉCONCILIATION d95

Te souviens-t-il do ce jour plein de fièvre... Nous nous quit-
tions, nous, jadis tant épris, Notre dépit dictait à notre lèvre Dos
mots cruels de doute ot de mépris. A tout jamais, je voulus te
maudire.

Oui, mais le temps désarma mon courroux Et de l'absente, il
laut bien te le dire. Je ne gardai qu'un souvenir bien doux.

Mais, aujourd'hui, plus do pensors moroses, Car, de nouveau,
l'amour nous réunit.

Entre mes bras, doucement tu reposes.

Les deux pigeons ont regagné leur nid,

Du couple heureux nous étions le modèle : Or, à tous ceux qui
s'informaient de toi, Je répondais : « Ne me [Darlez plus d'elle.
Rien, ;\ présent, n'existe entre ollo et moi! » t]n m'écoutant avec
mélancolie.

Tous nos amis, qui n'y comprenaient rien. Pensaient : «.
Comment ont-ils fait la folio Do se quitter, eux qui s'aimaient <i
liini ! »

Oui, j'exigeais qu'on gardât le silence

Sur toi, ^'inon, sur nos ehères amours,

Mais, j'avais beau me faire violence.

De tes attraits je reparlais toujours.

Je rappelais la douceur infinie

De tes yeux noirs, si bien laits pour charmer,

Et l'on disait, non sans quelque ironie :

« Est-ce pour ça qu'il ne veut plus l'aimer? »

Ne gâtons pas, mignonne, en cette vie.

Quelques moments heureux qui nous sont dus. Et soulageons
notre âme inassouvie En rattrapant tous nos baisers perdus.

Dieu, pour calmer nos pénibles névroses, Sur cette terre, à
côte des tourments, Mit le parfum aux calices des roses Et le bai-
ser aux lèvres des amants.

LE THEATRE NATURALISTE

LE THEATRE NATURALISTE

Musique de Eugène Lemehcieii

A bhcrs.

i\.»«»_}«i.t <n >M.\::', . .lU , U itj.i ..rit >c (V.v.-.H.i.lU^i.fi^
. < , tui>„i ^i>(f|jnift(^»>,)■<■>• UftU cuic, ieiiCdi (a if .
wl.^l . . <

Dans eo siècle (Hii va finir.

AI)Dnd:int (n surin-isos.

Le Ihcàlrc de l'avenir

.Nou-^ en fra V(»ir de trrise>

LE THÉÂTRE NATURALISTE d99

Placée à côté,

La réalité iS' s'ra que d' la parodie,

Y aura que 1' public

Qui, pour rester chic, Jouera la comédie.

Plus d'azur et plus de fiction.

De contrée idéale.

Le i)lus poétiqu' de l'action Se pass'ra dans la Halle.

Pour qu' les spectateurs

Hunioiit des odeurs S'ada)tant aux paroles.

Pendant qu'on jouera,

On vaporis'ra De l'essenc' de Marolles.

Pour varier à l'infini

Les tableaux réalistes, On loûra la sct-ne en garni A des mé-
naf?es d'artistes.

L'jeun' premier, charmant, Passionnément,

Courtisera l'étoile.

Et. lorsqu'on vainqueur Il lui |iren(lra 1' cœur,

On n' baiss'ra pas la toile.

On servira du vrai rôti,

D' la vrai' soup' sur la scène; Ça mettra 1' monde en appétit
Plus qu'une absinth' malsaine; Puis, au poulailler, Au lieu de
crier :

« D'mandez : orgeat, groseille ! »

Pour l'amour de l'art, < hi vernira du lard Et d' la soupe à
l'oseille.

Dans des dram' noirs comm'du charbon,

On verra — joie amère! — Sur la scène un gondr' pour de bon
Rosser un' vrai' bcU'-mère.

Et, juste au moment Où la bcll'-maman

LE THÉÂTRE NATURALISTE 201

R'eevra quèqu' chos' de sale, Les bravos nourris De tous les
maris

Feront crouler la salle.

Mais si ce genr' d'exhibition

Ne présente à ma vue Que l'exacte reproduction

D' mon ménage ou d" la rue.

Plus intelligent, J' gard'rai mon argent,

Pour corser mon bion-êlre, Et j' verrai fort bien L' théâtre pour
rien

En r' gardant par la f'nêtre.

Musique de Henri Waïss.

A Charles Friedlander.

tli^tr. iH* Cttf

^AtU * i'iCn; tffw.ttuC, S l<Cu\ lOn.tl^v^^ ft tfi*i*tftfv , <n
cXiAMtadt tS)AM9y4 cf#*-(^'

Un dimanch', le temps était superbe,

Je m' dis : « Mon fiston.

Avec ton épous'. va-t-en sur l'horbe,

Faire un p'tit gucul'ton. »

Ne pouvant pas r'iéguer ma beli'-mère

Au fond d' mon grenier, J'ajoutai : « Prenons donc la mégère,

EU' port'ra 1' panier. »

REFIIAIN

Viv' le dimanche!

C'est un jour épatant,

L'cœur content.

En chantant, Dans sa ch'mis' blanche Au col bien empesé, (Jn
part jtour s'amuser, Et pour se reposer!

Dans!' train qui conduit au l)oisdcVincennes,

Tous trois nous partons, Nous nous installons au pied d'un
chêne,

Nous y boulottons.

Soudain, bcU'-maman, d' sa voix d" crécelle, Dit : ((Comm' ça sent fort! »

Eir v'iait d" s'asseoir près d'un' sentinelle. <)li! pas ceir du fort!

Après déjeuner, l'œil jilein de flamme

— Kïïots du J)rintemps — D'un air amoureux, j" regard' ma femme,

Car elle a vingt ans.

Mais ma belle-mère est là qui veille.

Ça nous fici' le trac ; Pour deux sous, j'enverrai bien la vieille

-M' chercher du tabac.

Au inilion du bois, v'ia ([u'unc averse

Nous tomb' sur le dos.

Je suis, sous la plui' qui me traverse,

Trempé jusqu'aux os, Ma pauvre épouse a sa robe entière

(loilée à la peau, BcH'-maman, transformée en gouttière,

l'ieur' son beau chapeau.

Trempés et crottés comm' trois caniches,

Chez un p'tit troquet, Nous allons dîner, n'étant pas riches,

Mais là c'est l' bouquet :

Nous y boulottons la sal' gargote

Des p'tits restaurants Et, quand l' garçon nous apport' la note,
J'en suis pour vingt francs.

En r'gagnant l' chemin d' fer, on s'égare.

Ce retard nous nuit, Car nous arrivons tous à la gare
Bien après minuit; Avec ironie, un homm' d'équipe,
Nous priant d' sru-tir.

Nous déclar', tout en bourrant sa pipe,
(Jne r train vient d' partir.

\ nu- voyez d'ici notre binette :

N<>us r'venons à pied.

(JiKiiiit à l'enseign'ment d'cett' cliansonnetlc.

Le v'ia tout entier :

io8 AUTOUR DU MOULIN

Des forc's de notre machine humaine,
N' l'ail t pas abuser, Ce n'est pas trop d'un jour par semaine
Pour se reposer.

Viv' le dimanche!

C'est un jour épatant,

L' cœur content.

En cliantant, Dans sa ch'mis' blanche Au col désespéré, On
revient 1' corps brisé:

Ah! qu'on s'est bien r'posé!

LES AFFAIRES DE GRECE

LES AFFAIRES DE GRÈCE

EXI'LIOUÉES l'AK U.NK CONCIEIICE

MUSIOUK DI-: (JEOItGES TIKHCY.

A Georges Berry.

^ rai, j'en suis cliai^rinc olj'oii jtordrai ma graisse]c ne rien
entendre aux aïïair's ûo la (Jrèce-

Ah! mes onlaiils!

Oiiiaidj'lis mon journal, je suis louL on émoi De voir que l'
français devient du grec pour juoi.

Ah! lues cufauls!

LES AFFAIRES DE GRÈCE 21i

La Grec', la iür{iii'. çà c'est d' la ixjlitique,

Moi j' n'y comprends rien à leur sacré' boutique.

Ah! mes enfants!

Carj" n'ai jamais lu qu' les romans d' Paul de Kock; Mais,
puisqu'on dit: «Crète», y doit s'agir d'un coq.

Ail! mes enfants!

Où je suis vraiment d'plus en plus étonnée. C'est quand les journaux parlent de la Canée,

Ah! mes enians!

y me suis laissé dir', par les garf-ons tripiers, (Ju' caner, ça voulait dir' : se tirer des pieds.

Ah! mes enfants!

.le lis, à l'inslant, dans la l''iiC llépublique,

Un' chose elVroyabl', qu'avec pein' je m'explique.

Ah! mes enfants!

Si l'on prend la Crète aujourd'hui [mur ileniain. Ça pourrait troubler r Concert Kuropéeu.

Ah! mes enfants!

Lorsque j'ai lu ça, ma bouu' madam' Machère, Jai z'ouvert des yeux comme un' porte cochère,

Ah! mes enfants!

Faudrait qu'la Turki' fût un pays idiot, Pour venir troubler V concert de la ru' Biot!

Ah ! mes enfants!

Y a z'encore un mot qui m'a souvent fait rire, C'est blockhauss. Blockhauss? qu'est-c' que ça veut

Ah! mes enfants! [bien dire?

Blockhauss. c'est qu'équ'chos' qui n'doit pas être beau C'est comm' ça qu'Joseph appell' son vieux chapeau.

Ah ! mes enfants !

Je suis intrigué' jusque-z-à la folie

Quand tous les journaux parl'nt de la Thessalie.

Ah! mes enfants!

Çà doit être un' femm' connu' pour ses amours El qui n' se lav' pas la figur' tous les jours.

Ah! mes enfants!

LES AFFAIRES DE GRÈCE 213

C que j' trouve indécent, car la chose est trop forte, C'est qu'on pari' toujours des affair's de la Porte.

Ah ! mes enfants !

Comni' j'suis concierg', je pense à tout moment, Qu' <;à doit m' concerner tout particulièr'ment.

Ah! mes enfants !

Bref! j'ai hi c' matin, avec madam' Sidoine, Que l'on allait partager la Macédoine.^

Ah ! mes enfants !

C'est un plat d' légum's dans les grands restaurants Et c'o^t, j'en suis fier', 1' premier mot que j' com-

Ah! mes enfants! ' [prends!

AMOUR Di: COLETTE

AMOLR DE COLETTE

Musique de Désiré Dihau.

A Madame Dorfeuil.

4ftt ctAtmiwv)(at-^>*n^ , 4CMM)« . Ir^ww *. Jt(mAÎmiA
Um à ^a ^< -

: A c#..<;n;,Vti,

fn,ii« in#fi,

(V . mMtt .

Le sciprncur du village, Beau papillon rose et volage,

Dans un doux babillage.

Depuis lonj:lcinps me l'ait la cour.

AMOUR DE COLETTE

Mais moi, quoique simple bergère, Au beau charmeur je reponds
sans détour :

((Ne m'aimez pas à la légère, A Colin, j'ai donné mon amour.
»

Oui, sa foi m'est acquise, Pour moi sa tendresse est exquise.

Sachez qu'une marquise Follement s'éprit de Colin.

Mais le meunier lui fut rebelle Et répondit, d'un petit air malin
:

« Puisque j'ai l'amour de ma belle.

Le château ne vaut pas mon moulin. »

C'est pourquoi, turlurette!

Le marquis n'aura pas Colette,

J'aime mieux ma houlette Que des bijoux pour mon honneur.

Puisqu'un meunier me prend pour femme, Humble bergère,
en ce jour de bonheur.

Je deviendrai la grande dame Et Colin deviendra mon
seigneur.

LA TÊTE DU DIABLE

LA TÊTE DU DIABLE

Musique de Eug. Lemer cier.

A Séverine.

. t1>î.\l»t (a. IM*m% i» .nj 'iil.

tv /U**«

LA TÊTE DU DIABLE 221

Le diable qui n'est point austère, Las d'admirer seul son esprit,
Voulut trouver, sur cette terre, Un être humain qui le comprît.

Qui se ressemble se rassemble :

La femme étant sur son chemin, Bientôt les deux diables ensemble Marchèrent la main dans la main.

Mais comment rester camarades Lorsqu'ensemble l'on dit : « Je veux! » Après deux ou trois algarades, Satan prit sa femme aux cheveux.

Son cournjux n'ayant plus de bornes, Dans la lutte qui s'engagea.

Elle prit Satan par les cornes.

— Notez qu'il en avait déjà. —

Ne iioiivuit clore la paupière, Tant ils jetaient des cris affreux,
L'Éternel dépêcha Saint Pierre Pour rétablir la paix entre eux.

Pierre leur fit un long exorde, Mais sans le moindre résultat.

Il eût plutôt mis la concorde Entre son Église et l'État.

VJ

<(Or ça, dit-il, c'est par trop bête! Soyons calme, mais soyons grand. »

Et, crac ! il leur coupa la tête, Tranchant ainsi leur différend.

Puis il reprit : « La mort les glace Sans qu'ils aient dit : Mea Culpa, Remettons-leur la tête en place! »

Mais le malheureux se trompa.

Comme pour rembrunir ce drame, — Tout en préparant un sermon — Sur les épaules de la femme, Il mit la tête du démon.

Celui-ci. surpris, — Dieu sait comme.

Lorsqu'il eut le profil d'autrui, S'enfuit éperdu, comme un homme Qui n'aurait plus la tête à lui.

Et le mal fut irrémédiable.

La femme, qui dut, en ce cas, Conserver la tête du diable, Croit que cela ne se voit pas.

LA PIÈCE EN PLOMB

LA PIÈCE EN PLOMB

Musique de Eue. Lemer cier.

A Michaut.

UC

Si» tli»t ,<'♦»« 3«ijt»

C'était un ancien commerrant Qui boulottait son trois pour cent.

Un garçon d' bain, avec aplomb, Un jour lui r'filc un' pièce en plomb.

LA PIÈCE EN PLOMB 225

Les cent sous n' pouvaient plus passer; Pas mèch' de s'en débarrasser. Mais r vieux rencontra, sur son ch'min, Un' pauvre fill' qui crevait d'faim.

Lorsqu'elle aperçut l' vieux rentier,

Quoique ce n'fût pas son métier

D' parler aux gens sur le trottoir,

Eir lui dit : « Monsieur, v'nez donc m' voir ! »

Puis eir lui fit, montrant ses dents.

Un d'ces sourir's qui pleur' en d'dans. Et le vieux se dit, à part lui :

((Je pass'rai ma pièce aujourd'hui. »

Il répondit : « Viens-t-en chez moi. » Lap'lit' le suivit, blèm' d'émoi.

Mais v'ia que, d'avant un boulanger, EU' reste soudain sans bouger.

Ouvrant des yeux démesurés,

Devant les pains blancs et dorés.

— Quoi? lui dit le vieux céladon.

Quoi (jii'tu fich's là, dépèch' toi donc! —

Quand ell' redescendit d'clioz T vieux, Des larmes roulaient tlaus ses yeux.

La rage au co^ur, la l'ai m aux lianes. Elle entra chez riiomnie aux pains blancs.

226 AUTOUH DU MOULIN

Jeta sa pièc' sur le comptoir Et. tableau déchirant à voir,
Comme on mord au fruit défendu, Eir mordit dans un pain

fendu.

Mais, en lui jetant d'sus l' grappin, ((Volcus', tu vas m' rendre mon pain, Ta pièce est en plomb », dit l' patron, Qui d' vint plus pâ'l' que son mitron.

Là-d'sus deux agents qu'on app'la L'emm'nèr'nt au poste, non loin d'ia.

Pendant qu'la p'tit' se débattait, Sur son balcon le vieux s' tordait.

Or, la nuit même, il arriva, Que d' faim au clou la p'tit' creva.

Mais, pour faire compensation, Le vieux claqua d'indigestion.

La moral' de cette liistoir'-ci, — Pauvre lill' qui fait's vot" per-sil, — C'est qu' les pièe's cent sous des bourgeois Faut les r'tour-ner entre ses doigts.

PAYSANNERIE

Musique de Haudy,

A Félix Mayol.

Cùl . Ia. lu. t«« .s J»;v' t« mlk... (V

COLIN, n' fais pas l' MALIN 229

Écou'l', Colin, la chose est claire,

T'as ben tort de l' mettre en colère,

Maint'nant, pour un oui, pour un non.

Tu cri's plus fort que notre ânon.

Ta fureur, on sait ben qu' ça s' passe;

Malgré tes cris et ton courroux,

J' n'avons qu'à t' faire les yeux doux,

Tu vas me r'venir l'oreill' basse.

Ça n' t'avanc' pas de t' mettre en quatre,

Puisque c'est toi que l'on va battre;

Entre nous, vois-tu, Colin, T'as ben tort de fair' le malin.

Parce que Jean Claude, un bon drille, M'avait fait danser le quadrille, Tu voulais, criant comme un fou, Le casser en deux sur ton g'nou.

Ta colèr' n'avait pas d' pareille, Mais, (juand tu fus d'avant ton rival, guoiqu' lu sois fort autant qu'un ch'val, C'est lui (jui l'a pris par l'oreille.

Puis l'as ^'oùlé, la min' pas fière.

Du Ixjul d" son i>ied, mais par derrière:

Entre nous, vois-tu. Colin, T'as ben tort de fair' le malin.

Souvent, d'une voix de tonnerre, Tu parles d'aller à la guerre, D'exterminer un régiment.

Ah! ça, j' voudrais ben voir comment!

Pour se battre sur la frontière, C'est du sang-froid qu'il faut avoir, Toi, j'en suis sûr', lorsque vient l'soir. Tu n' pass'rais point l' long d' not' cim'tière . Lorsque l'on saign' not' pauvr' génisse. Il faut t' donner de l'eau d' mélisse;

Entre nous, vois-tu, Colin, T'as ben tort de fair' le malin.

Ah! j'avais prévu la réplique Que tu m' fais d'un air ironique, Tu t' crois rusé comme un cabri Parc' que t'es dev'nu mon mari.

Au temps de ton amoureux zèle.

Au bout d' trois mots tu restais court; Mais, si j' t'avais point fait la cour, J' crois que j' s'rais encor demoiselle. Mèm' que c'est moi, sous le feuillage.

Qui t'ai d'mandé presque en mariage;

Entre nous, vois-tu. Colin, T'as ben tort de fair' le malin.

VIEILLE HISTOIRE

(Air connu.)

Certain conscrit qui n'était pas novice,

Près de passer à la revision,

Pour éviter de partir au service,

Se fit, lui-même, un cas d'exemption.

CAS d'exemption 233

Mais sa cervelle était loin d'être étroite. Ne croyez pas qu'il fut assez vaurien Pour se couper un doigt de la main droite ; Rassurez-vous, il ne se coupa rien.

Notre conscrit, gâté par la nature, Etait, ma foi, bâti comme Apollon, Certe! une reine, oubliant sa roture.

Avec amour, l'eût pris pour étalon.

Or, ce Don Juan, ce roi des mirlillores, Sur sa peau blanche, à fleur de l'abdomen, Se tatoua des drapeaux tricolores.

Juste au-dessus du flambeau de l'hymen.

L'âme tranquille et la mine narquoise, Il afl'ntnta le suprême conseil.

Fier de lui-même, il [D]assa sous la toise, Se fit tâter de la nuque à l'orteil ; Puis au jury, sans le moindre artifice, Montrant son torse, il dit, fort à propos : <{ Messieurs, je dois être exempté d'office. Mon petit frère étant sous les drapeaux. »

LA FLEUR D'OR

Mlsiole de Hemu Waïss

A Gustave Goublier.

.1<L ti». |-

La sainlo Vioviro un jnur désirait une rose;

Un scrai»hin. hoau commo un Amadis, Vint cueillir sur la tei-
ro uno lleur fraîche éclos

Pour rapporter, Ires piiiiv. an Paradis.

LA FLEUR d'or 237

Mais, à peine ici-bas, il rencontra ma blonde,

Par un matin calme de Fructidor, Et, devant ses cheveux les
plus soyeux du monde,

Le séraphin crut voir une fleur d'or.

En la voyant rêver autour de la pelouse — Fleur animée emmi
les autres fleurs —

La rose du Bengale en paraissait jalouse, Le bouton d'or sem-
blait verser des pleurs.

L'ange, au lieu d'une rose, au ciel rapporta l'âme De la mi-
gnonne aux longs cils de velours.

Et, depuis, de douleur, mon pauvre cœur se pâme, Ma mie est
morte et je n'ai plus d'amours.

TRISTE MÉTIER

TRISTE MÉTIER

(Air connu.)

A Maurice de Féraudy.

(W/ \'^.Ait •».. t'v» , l|>l (■ ■M<...t;<l)t ctlMWlftv

Sans aplomb, sans pose, et sans voix, J'écris des cliansons un peu lestes; Les interpréter eut, parfois, Pour moi des résultats funestes.

Je suis, quand j'ai peu de succès, Découragé jusqu'à l'excès.

TRISTE MÉTIER 241

Quel triste métier!

Je me répète, entre deux vestes :

((Quel triste métier Que le métier de chansonnier! »

Nous nous torturons le cerveau, Mais notre talent n'est qu'un mythe.

Qu'un sujet soit vieux ou nouveau, C'est toujours quoiqu'un qu'on imite.

On passe pour avoir pillé Celui qui vous a plagié.

Quel triste métier!

— Que ne me suis-je fait ermite —

Quel triste métier Que le métier de chansonnier!

Pour être connu cf>mme auteur, Pour obtenir voix au cha[titre, Il faut s'improviser chanteur, Prendre le public pour arbitre.

Mais, inspirant pou d'intérêt Sur les tréteaux d'un cabaret,

Quel triste métier :

On est éclipsé par un pitre ;

Quoi triste métier Que le métier de chansonnier!

Amuser avec dos chansons,

N'est-ce pas une ingrate tâche?

On en écrit de cent façons

Qu'on essaie un soir, puis qu'on lâche;

Mais lorsqu'on a mis la main sur

Celles qui font rire à coup sûr,

Quel triste métier :

Pendant dix ans on les rabâche;

Quel triste métier Que le métier de chansonnier!

Confondu parmi les rates, On va de concert en goguette, D'implacables rivalités Nous font marcher ;\ la baguette Et, pour des vers de mirliton, Nous conduisent à Charenton.

Quel triste métier!

Le sort de Jules Jouy qui nous guette !

Quel triste metiei; Que le métier de chansonnier!

TABLE DES MATIÈRES

l'apes

Accident de Duclerc (L') :20

Affaires de Grèce (Les) 210

Affranchissement des femmes (L' 168

Amour de Colette -2\6

Après la biture 16

Après la cavalcade 132

Après la rupture ... 12

Automobiles (Les) ;,->

Belle armurière (La) 9-4

Bon-Bock (Le) 164

Cas d'e.xemption 232

Chanson des lettres (La) 68

Chansonnier embêté (Le) . . ^ 88

Chanteur amateur (Le) 172

Chez le coiffeur HG

Chien d'aveugle . . 2

Circulaire de M. Peyron (La) 100

Clavecin (Le) 178

Colas, n'en parlez pas ! 144

Colin, n' fais pas 1' malin 228

Double suicide (Le) G

Éléphants de la Gailc (Les) 30

Pages

Entrevue franco-russe (L') 72

Esprit d'escalier (L') iO

Exacte vérité (L') 124

Fleur d'or (La) 236

Frantiise 84

Général Poilloûe (Le) 148

Goitre (Le) 128

J" n'ai pas 1' temps 158

Mon Mari ne m'entend pas G2

Kègres blancs (Les) 118

Not' cochon est plus malin qu'toi! 114

Parodie de Son amant 136

Petits chagrins de M. Zola (Les) 140

Pièce en plomb (La) 224

Pompe (La) l'JO

Pour bien voir le Czar 182

Plaisirs montmartrois 44

Réconciliation 194

Réparations locatives 152

Réserve (La) 78

Tête du Diable (La; 2i>0

Théâtre naturaliste (Le^i 1118

Ton vieux type 110

Trac de la dynamite (Le) 36

Triste métier! 210

Veuve à Durand (La) 24

Vint-cin(i ans d'apprentissage 105

Vive le dimanche! 204

PARIS. — iMP. E. flammahion, bue hacine, 25.

liftUOTH^-CA

Ottavi

La Bibliothèque

Université d'Ottawa

Échéance

The Librory

University of Ottawa

Dote due

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/autourdumoulinchooleme>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.